

Mikhaïl Boulgakov

Récits d'un jeune médecin



Récits d'un jeune médecin

Ces *Récits d'un jeune médecin* constituent, de toutes les œuvres de Boulgakov, la seule dont on puisse dire vraiment qu'elle est autobiographique. Il s'agit donc à cet égard d'un livre à part. Et pourtant, il n'est pas besoin d'être un lecteur assidu de *Le Maître et Marguerite* ou *La Garde blanche* pour retrouver dans ces pages la griffe inimitable du grand écrivain russe. Cette distance à soi-même qui n'abolit pas la vie intime de la conscience, l'ironie, la manière de conter, tout rappelle le Boulgakov réaliste-fantastique de *Diableries* ou des *Œufs fatidiques*.

Mikhaïl Boulgakov était médecin et après des études dans sa ville natale, Kiev, il est envoyé dans un village retiré de la province de Smolensk, afin d'y diriger un hôpital de campagne. Du jeune universitaire citadin au chirurgien égaré dans l'immensité de la plaine russe, le contraste était si brutal que le jeune Boulgakov fut plongé dans un désarroi proche de la panique. C'est cette expérience qui est relatée ici.

On retrouve la Russie des années 20, campagnarde, enfoncée dans sa boue et ses hivers, ses traditions qui remontent à la nuit des temps et ses tabous insurmontables. Et tandis que dans les grands centres urbains, la révolution bouleverse les mentalités, un jeune médecin mène son combat tout personnel contre le fatalisme et la résignation. De ce document et à travers l'anecdote et le souvenir, c'est toute la Russie pathétique et millénaire qui surgit. Une occasion nouvelle d'approcher un pays, une époque et un de ses meilleurs écrivains.

Né à Kiev en 1891, mort en 1938, peu après avoir achevé son chef-d'œuvre, le Maître et Marguerite, Mikhaïl Boulgakov est l'auteur de deux autres romans, la Garde blanche, le Roman théâtral, de nouvelles, Diableries, les Œufs fatidiques et Autres Textes, et d'une pièce de théâtre, les Journées des Tourbine. Incompris, méconnu de son vivant, il est aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands écrivains de la littérature russe du XX^e siècle.

Mikhaïl Boulgakov

Récits
d'un jeune médecin

TRADUIT DU RUSSE
PAR HÉLÈNE GILBERT

Éditions l'Age d'Homme

La serviette brodée d'un coq

Pour qui ignore ce qu'est un voyage à travers les chemins de campagne les plus reculés, il est inutile d'en entendre le récit : de toute façon, il ne comprendrait pas. Quant à celui qui sait de quoi il s'agit, je ne tiens pas à le lui rappeler.

Je dirai simplement que les quarante kilomètres qui séparent Gratchovka [1], le chef-lieu, de l'hôpital de Mouriévo, nous les parcourûmes, mon cocher et moi, en vingt-quatre heures exactement. Je dirai même, avec une curieuse exactitude : à deux heures de l'après-midi, le 16 septembre 1917, nous passions le dernier hangar, à la sortie de cette admirable ville qu'est Gratchovka, et à deux heures cinq minutes le 17 septembre de cette même et inoubliable année 17, j'étais dans la cour de l'hôpital de Mouriévo, debout sur l'herbe piétinée, flétrie, ramollie par la bruine de septembre. Et dans quel état étais-je : mes jambes avaient durci, et ceci à tel point, qu'ici même, dans cette cour, je feuilletais en pensée mes manuels, de la manière la plus confuse, essayant péniblement de me souvenir s'il existait réellement une maladie au cours de laquelle les muscles durcissent, ou bien si je l'avais rêvé la veille, au village de Grabilovka [2]. Quel est son nom latin, à cette fichue maladie ? Chacun de mes muscles me faisait souffrir d'une douleur insupportable qui rappelle le mal aux dents. Mes doigts de pied, inutile d'en parler, ils ne pouvaient déjà plus bouger, figés dans mes bottes comme des moignons de bois. J'avoue que dans mes moments de faiblesse, j'ai toujours maudit tout bas la médecine et la demande d'entrée que j'avais adressée, il y a cinq ans, au recteur de l'université. Et pendant ce temps, le ciel descendait comme à travers un tamis. Mon manteau s'était gonflé comme une éponge. Les doigts de ma main droite essayaient en vain de se cramponner à la poignée

de ma valise et à la fin, zut, je crachai sur l'herbe mouillée. Mes doigts ne parvenaient à rien saisir, et de nouveau, farci que j'étais de toutes ces connaissances issues de mes magnifiques bouquins de médecine, je repensai à cette maladie, la paralysie. Paralisis, pensai-je, au désespoir, Dieu sait pourquoi.

— D... dans vos chemins, commençai-je, remuant mes lèvres de bois, toutes bleues, il faut avoir l'ha... l'habitude des voyages.

Et ce disant, allez savoir pourquoi, je braquai un regard méchant sur le cocher, bien que celui-ci, au fond, ne soit en rien responsable de l'état des chemins.

— Eh oui..., camarade docteur, répondit le cocher, remuant lui aussi péniblement les lèvres sous sa petite moustache claire, il y a quinze années que je voyage ainsi, et je ne peux toujours pas m'y habituer.

Je tressaillis, tournai un regard triste vers les murs blancs, écaillés, du pavillon à un étage, vers la petite maison de l'infirmier, avec ses parois de rondins sans badigeon, enfin, vers ma future résidence, une maison à un étage, bien propre, aux fenêtres mystérieuses comme des tombes, et je poussai un long soupir. Alors, remplaçant les mots latins, une phrase pleine de douceur apparut confusément dans mon esprit, une phrase qu'un ténor grassouillet, aux grosses cuisses bleues, chantait dans ma cervelle abrutie par les cahots et le froid.

« ... Salut à toi... asi-le sa-crée [3]... »

Adieu, adieu pour longtemps, théâtre Bolchoï, tout d'or et de rouge, Moscou, vitrines... hélas, adieu.

« C'est une peau de mouton que je mettrai la prochaine fois..., pensai-je dans un désespoir méchant, tout en tirant de mes mains raidies les courroies de ma valise, je... et comme la prochaine fois, ce sera au mois d'octobre... c'est même deux peaux de mouton que je pourrai mettre. Car je n'irai pas à Gratchovka avant un mois... vous pensez... c'est qu'il nous a fallu coucher en route ! Après vingt kilomètres, nous nous sommes trouvés plongés dans des ténèbres sépulcrales... la nuit... nous avons dû coucher à Grabilovka... l'instituteur nous a hébergés... Et ce matin, nous sommes partis à sept heures... et, en fait, nous sommes allés... Dieu du ciel !... plus lentement qu'à pied. Une roue se fourre dans un trou, l'autre se relève, la valise sur mes pieds, patatras... ensuite, je tombe sur un côté puis sur l'autre, ensuite le nez en avant, puis la nuque. Et le ciel tamise, tamise encore, et les os se glacent. Aurais-je pu croire qu'en plein mois de septembre, grisâtre,

maussade, l'on puisse geler dans la campagne, comme pendant l'hiver le plus rigoureux ? ! Eh bien, voyez-vous, c'est possible. Et alors que l'on se meurt lentement, on ne voit qu'une seule et même chose : à droite, un champ bossu, tout rongé, à gauche, un petit bois rabougri avec, sur le côté, cinq ou six maisons grises, délabrées. Il semble n'y avoir pas âme qui vive. Le silence, le silence alentour... »

La valise finit par céder. Le cocher y appuya son ventre et me la flanqua en plein dessus. Je voulus la retenir par la courroie, mais ma main refusa d'agir, et ma compagne de voyage rebondie et fatiguée de tout ça alla choir droit dans l'herbe, avec mes livres et tout mon bazar, en me heurtant les pieds.

— Oh, mon Di..., commença le cocher effaré.

Mais je n'émettais aucune protestation : mes pieds, ils étaient bons pour la poubelle.

— Hé ! Il y a quelqu'un ? Ohé ! s'écria le cocher, en agitant les bras comme un coq bat des ailes. Ohé, c'est le docteur que j'amène !

Alors, dans l'obscurité des fenêtres de la petite maison de l'infirmier, des visages apparurent et se collèrent aux carreaux. Une porte claqua, et je vis s'approcher, en clopinant sur l'herbe, un homme en manteau troué et en espèces de bottes. Accouru à deux pas de moi, il se dépêcha d'enlever respectueusement sa casquette, me sourit, je ne sais pourquoi, d'un air gêné et me salua d'une petite voix enrouée :

— Bonjour, camarade docteur.

— Qui êtes-vous ? demandai-je.

— Je suis Egorytch, se présenta-t-il, le gardien de l'hôpital. Nous vous attendions, vous savez...

Il se saisit immédiatement de ma valise, la mit sur son épaule et la porta. Je le suivis en boitillant, essayant en vain de fourrer ma main dans la poche de mon pantalon pour prendre mon porte-monnaie.

L'homme, en fait, n'a pas besoin de grand-chose. Avant tout il a besoin d'un bon feu. En route vers ce trou perdu qu'est Mouriévo, il m'était revenu à l'esprit qu'encore à Moscou, je me promettais de me comporter en homme respectable. Mon air jeune m'empoisonnait toujours l'existence dès les premiers pas. À chacun, il fallait me présenter :

— Docteur Untel.

Et tous, immanquablement, levaient un sourcil et demandaient :

— Est-ce possible ? Et moi qui croyais que vous étiez encore étudiant !

— Non, j'ai terminé, répondais-je d'un air sombre, en pensant : « Il faut que je me mette à porter des lunettes, voilà ce qu'il faut. »

Mais je n'avais aucune raison de m'acheter des lunettes, j'avais de très bons yeux, et leur acuité n'avait pas encore subi l'outrage de l'expérience de la vie. N'ayant pas la possibilité de me défendre, par des lunettes, des continuels sourires pleins d'une bienveillance toute condescendante, j'essayais de me fabriquer une attitude particulière, susceptible d'inspirer le respect. Je m'efforçais de parler avec mesure et autorité, de m'abstenir, autant que possible, de faire des mouvements brusques, de ne pas courir, comme le fait quelqu'un de vingt-trois ans qui vient de terminer l'université, mais de marcher. Comme je peux le comprendre à présent, après de nombreuses années, je m'en suis très mal sorti.

Ce jour-là, j'avais transgressé ce code intérieur de conduite. J'étais assis, recroquevillé, assis sans chaussures, et non pas dans mon cabinet, mais dans la cuisine, et, comme un adorateur du feu, je me sentais attiré, avec inspiration et passion, vers les bûches de bouleau qui brûlaient dans le fourneau. À ma gauche, se trouvait un cuveau renversé, le fond vers le haut, sur lequel étaient posées mes chaussures ; à côté d'elles, un coq écorché, plumé, le cou ensanglanté ; et près du coq, ses plumes multicolores, en tas. Vous voyez, bien qu'encore engourdi, j'avais réussi à exécuter toute une série d'actes qu'exige la vie. À la femme d'Egorytch, Aksinia, qui avait un nez fin et pointu, j'avais attribué les fonctions de cuisinière du médecin. Voilà pourquoi le coq périt entre ses mains. Ce coq-là, je devais le manger. Je fis la connaissance de tout le monde. L'infirmier s'appelait Démian Loukitch, les sages-femmes, Pélagie Ivanovna et Anna Nikolaïevna. Je fis le tour de l'hôpital et, avec la plus parfaite lucidité, je me rendis bien compte qu'il était on ne peut plus riche en appareils. De plus, toujours avec cette même lucidité, force me fut de reconnaître (en moi-même, évidemment) que j'ignorais totalement à quoi servaient nombre de ces appareils flambant neufs. Non seulement je ne les avais jamais eus entre les mains, mais encore, je l'avoue sincèrement, je ne les avais jamais vus.

— Hum, marmonnai-je d'un air qui en disait long, vraiment, vous avez de beaux appareils. Hum...

— Certainement, monsieur, remarqua Démian Loukitch... d'une voix douce. C'est grâce aux efforts de votre prédécesseur, Léopold Léopoldovitch. Lui, il opérait du matin au soir.

Je me sentis alors inondé de sueur froide et regardai tristement les petites armoires vitrées étincelantes.

Puis, ce fut la visite des chambres vides qui, j'en étais persuadé, pouvaient facilement recevoir quarante personnes.

— Du temps de Léopold Léopoldovitch, il y avait parfois jusqu'à cinquante personnes, me dit Démian Loukitch pour me reconforter.

Quant à Anna Nikolaïevna, une femme aux cheveux grisonnants disposés en couronne, elle me dit, je ne sais trop pourquoi :

— Docteur, vous paraissez tout jeune, si jeune... c'est franchement étonnant. Vous avez l'air d'un étudiant.

« Oh, la barbe ! pensai-je, ils se sont donné le mot, ma parole ! »

Et de grommeler entre mes dents, sèchement :

— Hum... non, je... c'est-à-dire je... oui, très jeune...

Puis, nous descendîmes à la pharmacie, et je vis tout de suite que pas un bouton de guêtre ne manquait à la revue. Dans ces deux pièces un peu obscures régnait une forte odeur d'herbe et, sur les étagères, il y avait absolument de tout. Il y avait même des remèdes étrangers brevetés, et inutile d'ajouter que je n'en avais jamais entendu parler.

— C'est Léopold Léopoldovitch qui les a commandés, m'informa avec fierté Pélagie Ivanovna.

« Tout simplement génial, ce Léopold », pensai-je, pénétré de respect pour ce mystérieux Léopold qui avait quitté le paisible Mouriévo.

Outre un bon feu, l'homme éprouve aussi le besoin de s'adapter. Le coq, je l'avais mangé depuis longtemps, ma paillasse, Egorytch me l'avait rembourrée et recouverte d'un drap, une lampe brûlait dans le cabinet de ma résidence. J'étais assis et regardais, comme fasciné, la troisième performance du légendaire Léopold : l'armoire était pleine à craquer de livres. Rien que des manuels de chirurgie, en russe et en allemand, j'en avais compté, au coup d'œil, une trentaine de volumes. Plus la thérapeutique ! Et les merveilleux atlas de dermatologie !

Le soir tombait, et moi, j'étais en train de m'adapter.

« Je n'y suis pour rien, pensais-je avec une douloureuse obstination, j'ai mon diplôme, j'ai eu quinze fois "cinq sur cinq" [4]. Et j'avais bien averti, moi, dans ma grande ville, que je voulais partir en tant que médecin en second. Mais non. Ils souriaient et disaient : "Vous vous adapterez." Te voilà bien, maintenant, avec leur vous vous adapterez. Et si l'on m'amène une hernie ? Expliquez-moi donc comment je m'adapterai ? Et surtout,

comment se sentira-t-il entre mes mains, le malade, avec sa hernie ? Il s'adaptera dans l'autre monde (un frisson me passa alors le long de la colonne vertébrale)...

« Et une appendicite purulente ? Hein ? Et le croup diphtérique, chez les enfants de la campagne ? Lorsqu'il faut leur faire une trachéotomie ? D'ailleurs, même sans trachéotomie, je ne me sentirai pas très à l'aise... Et... et... et l'accouchement ! Je l'avais oublié, l'accouchement ! Présentations dystociques. Mais qu'est-ce que je vais faire ? Hein ? Quel écervelé je suis ! Il fallait refuser ce secteur. Voilà ce qu'il fallait faire. Ils se seraient bien déniché quelque autre Léopold ! »

Au crépuscule, j'allai, plein de tristesse, faire un tour dans mon cabinet. En approchant de la lampe, j'aperçus son reflet lumineux dans la fenêtre et ma face blême apparut à ses côtés, dans les ténèbres infinies des champs.

« Je ressemble au Faux Dimitri », pensai-je soudain, stupidement, et je me rassis à la table.

Je restai environ deux heures à me tourmenter dans ma solitude, jusqu'à ce que mes nerfs ne puissent plus supporter les frayeurs que je me fabriquais. Alors, je commençai à me calmer et même à forger quelques projets.

Bon... En ce moment, d'après eux, il n'y a pas grande consultation. Dans les villages, on broie le lin, les routes sont mauvaises... « C'est alors, précisément, qu'on t'amènera une hernie, gronda sévèrement une voix dans mon cerveau, car lorsque les routes sont en mauvais état, la personne qui a un rhume (une maladie facile) ne viendra pas, mais une hernie, on la traînera jusqu'ici, sois tranquille, cher collègue docteur. »

La voix n'était pas bête, n'est-ce-pas ? Je tressaillis.

« Tais-toi, dis-je à la voix, pas obligatoirement une hernie. Mais c'est de la neurasthénie ! ? Qui se dit costaud doit tenir le coup. »

« Quand le vin est tiré, il faut le boire », répondit la voix, caustique.

Eh bien... je ne me séparerai en aucun cas de mon codex... S'il y a quelque chose à prescrire, on peut bien y réfléchir en se lavant les mains. Le codex sera toujours ouvert sur le registre des malades. Je prescrirai les ordonnances qu'il faut, mais des ordonnances simples. Tenez, par exemple, du salicylate de soude en poudre, à 0,5, une dose trois fois par jour...

« On peut aussi prescrire du bicarbonate de soude ! », me répondit mon interlocuteur intérieur, visiblement railleur.

Et pourquoi du bicarbonate de soude ? Je prescrirai aussi de l'ipéca en infusion... à 1,80 g. Ou bien à 2 g. Comme vous voulez.

Dans ma solitude près de la lampe, bien que personne ne me demandât d'ipéca, je me mis aussitôt, par faiblesse, à feuilleter le codex pour vérifier. Et, tout en feuilletant, je lus machinalement qu'il existait une certaine « insipine ». Ce n'est pas autre chose que du « sulfate d'éther acide quinidiglicole »... Et il se trouve qu'il n'a pas le goût de quinine ! Mais à quoi sert-elle, cette insipine ? Et comment la prescrire ? Qu'est-ce que c'est, de la poudre ? Qu'elle aille au diable !

« Insipine ou pas insipine, qu'est-ce que tu vas en faire de ta hernie ? », insistait, obsédante, la peur qui se dissimulait derrière la voix.

« J'installerai le malade dans un bain, répondis-je pour me défendre, au comble de la fureur, c'est ça, dans un bain. Et j'essayerai de la réduire. »

« Une hernie étranglée, cher ange ! Que viennent faire les bains là-dedans ? Etranglée ! chantait la peur, d'une voix démoniaque, ce qu'il faut, c'est ouvrir... »

Et là, je capitulai, au bord des larmes. J'adressai alors une prière aux ténèbres, au-delà de la fenêtre : tout ce que vous voulez, mais pas une hernie étranglée.

Et la fatigue chantonnait :

« Va te coucher, malheureux esculape. Tu vas bien dormir, et demain il fera jour. Calme-toi, jeune neurasthénique ! Regarde : dehors, les ténèbres sont paisibles, les champs gelés dorment, il n'y a pas l'ombre d'une hernie. Et demain, il fera jour. Tu vas t'adapter... dors... pose ton atlas... ce n'est de toute façon pas maintenant que tu comprendras quelque chose. Le collet herniaire... »

Comment avait-il fait irruption chez moi, je ne m'en étais même pas rendu compte. Je me souviens, le verrou de la porte claqua, Aksinia piailla quelque chose. Et puis, dehors, une charrette grinça.

Nu-tête, en pelisse courte déboutonnée, une barbiche ébouriffée, des yeux de fou.

Il se signa, puis tomba à genoux et frappa le sol de son front.

Tout cela pour moi.

« Je suis perdu », pensai-je tristement.

— Mais non, non, que faites-vous ? murmurai-je ; et je le tirai par sa manche grise.

Son visage grimaçait et, d'une voix entrecoupée, il bredouilla une réponse hachée :

— Monsieur le docteur... Monsieur... Unique, c'est mon unique... mon unique ! cria-t-il soudain d'une voix sonore de jeune homme, si fort que l'abat-jour de la lampe en trembla. Ah, Seigneur... ah...

Dans son angoisse, il se tordit les mains et recommença à frapper le plancher de son front, comme s'il voulait le briser.

— Pourquoi ? Pourquoi ce châtiment ?... Qu'ai-je fait au bon Dieu ?

— Quoi ? Qu'est-il arrivé ? criai-je, sentant mon visage se glacer.

Il se dressa d'un bond, s'agita et murmura :

— Monsieur le docteur... ce que vous voulez, je donnerai de l'argent... prenez l'argent, autant que vous voulez. Nous amènerons des vivres... Seulement, qu'elle ne meure pas. Seulement qu'elle ne meure pas. Qu'elle reste infirme, soit. Soit ! criait-il vers le plafond, nous avons assez pour la nourrir, bien assez !

Le pâle visage d'Aksinia se détachait dans le carré noir de la porte. L'angoisse enveloppa mon cœur.

— Quoi ?... Mais qu'y a-t-il ? Parlez ! criai-je douloureusement.

Il se tut, puis, dans un murmure, comme en secret, les yeux d'une profondeur insondable, il me dit :

— Elle s'est prise dans la broie...

— Dans la broie ?... Dans la broie ? redemandai-je. Qu'est-ce que c'est ?

— Le lin, ils broyaient le lin... Monsieur le docteur..., m'expliqua Aksinia, cette broie... c'est pour broyer le lin.

« Ça commence. Ça y est. Oh, pourquoi suis-je venu ? », pensai-je, épouvanté.

— Qui ?

— Ma fille, répondit-il dans un murmure ; puis il se mit à crier : Faites quelque chose !

Et, de nouveau, il tomba à genoux, et ses cheveux coupés au bol passèrent devant ses yeux.

Sous son abat-jour bombé, en fer-blanc, la lampe-« éclair », dessinant comme deux cornes, brûlait en dégageant de la chaleur. Sur la table d'opération, sur la toile cirée blanche qui sentait le neuf, je la vis, et la hernie s'estompa dans ma mémoire.

Ses cheveux clairs, tirant un peu sur le roux, tombaient de la table en une boule emmêlée et desséchée. Sa tresse était gigantesque, le bout touchait le sol.

Sur les impressions de sa jupe de coton déchirée, le sang prenait différentes couleurs : une tache brune, une tache de graisse, une tache écarlate. La lumière de la lampe-« éclair » me parut jaune, vivante, son visage, par contre, blanc comme du papier mâché et son nez, pincé.

Sur son visage blanc, s'éteignait, immobile, comme de plâtre, une beauté des plus rares. Ce n'est pas toujours, ce n'est pas souvent, que l'on rencontre un tel visage.

Dans la salle d'opération, il y eut une dizaine de secondes d'un silence absolu, mais, derrière les portes fermées, on entendait quelqu'un crier d'une voix sourde et frapper, frapper encore de la tête.

« Il est devenu fou, pensai-je, et les gardes-malades doivent lui donner... Pourquoi une telle beauté ? C'est vrai qu'il a des traits réguliers, mais... La mère devait être belle... Il est veuf... »

— Il est veuf ? chuchotai-je machinalement.

— Oui, répondit doucement Pélagie Ivanovna.

Alors, d'un geste brusque, comme méchant, Démian Loukitch déchira la jupe de la jeune fille, de bas en haut, et d'un seul coup, elle se trouva déshabillée. Je jetai un regard : ce que je vis dépassait tout ce à quoi je pouvais m'attendre. Il n'y avait pour ainsi dire pas de jambe gauche. À partir de son genou écrasé, ce n'était qu'une plaie déchiquetée et sanguinolente, les muscles rouges étaient mâchés, et les os blancs, broyés, pointaient de tous côtés. La jambe droite était fracturée au niveau du mollet, de sorte que les deux bouts d'os avaient déchiré la peau et saillaient. Le pied, de ce fait, gisait inanimé, renversé, comme indépendant du reste du corps.

— Ouais..., dit doucement l'infirmier ; et il n'ajouta rien de plus.

Je sortis alors de ma torpeur et commençai à lui prendre le pouls. Dans sa main glacée, je ne sentis rien. Au bout de quelques secondes seulement, je trouvai une onde rare, à peine perceptible. Elle passa... Puis, il y eut une pause pendant laquelle j'eus le temps de jeter un coup d'œil sur ses lèvres blanches et les ailes de son nez qui bleuissaient... Je voulais déjà dire : c'est la fin... Heureusement, je me retins... De nouveau, une onde passa, comme un fil.

« Voilà comment s'éteint une personne déchiquetée, pensai-je, on ne peut rien y faire... »

Mais, soudain, sans reconnaître ma propre voix, je dis d'un ton sévère :

— Du camphre !

Alors, Anna Nikolaïevna, se penchant à mon oreille, chuchota :

— À quoi bon, docteur ? Ne la faites pas souffrir. À quoi bon encore une piqûre ? Elle va nous quitter d'un instant à l'autre... Vous ne la sauverez pas.

Je tournai vers elle un regard sombre et méchant :

— Du camphre, je vous prie...

Sur un tel ton qu'Anna Nikolaïevna – son visage avait rougi sous l'offense – se précipita aussitôt vers le guéridon à pansements et brisa une ampoule.

L'infirmier, lui non plus, ne devait pas être d'accord pour le camphre. Néanmoins, adroit et rapide, il se chargea de faire la piqûre, et l'huile jaune se répandit sous la peau de l'épaule.

« Meurs. Dépêche-toi de mourir, pensai-je, meurs. Sinon, que vais-je bien pouvoir faire de toi ? »

— Elle va mourir tout de suite, chuchota l'infirmier, comme s'il avait deviné ma pensée.

Il loucha vers le drap, mais apparemment, se ravisa : ce serait dommage de le tacher de sang. Pourtant, quelques secondes plus tard, il fallut la couvrir. Elle gisait comme un cadavre, mais elle n'était pas morte. Tout à coup, tout devint clair dans ma tête, comme sous le plafond de verre de notre lointain amphithéâtre d'anatomie.

— Encore du camphre, dis-je d'une voix enrouée.

Et, de nouveau, docile, l'infirmier fit une injection d'huile.

« Se pourrait-il vraiment qu'elle ne meure pas ? pensai-je, au désespoir, faudrait-il... »

Tout s'éclairait dans mon esprit et, d'un seul coup, sans aucun manuel, sans conseil, sans aide, je compris (la certitude que j'avais compris était inébranlable) qu'à l'instant même, pour la première fois dans ma vie, j'allais devoir pratiquer une amputation sur un être en train de s'éteindre. Et cet être mourrait sous le bistouri. Mon Dieu, elle allait mourir sous le bistouri. C'est qu'elle ne doit plus avoir de sang ! Pendant dix kilomètres, elle a dû le perdre complètement par ses jambes écrasées, et je ne sais même pas si elle sent quelque chose à présent, si elle entend. Elle ne dit

rien. Ah, pourquoi ne meurt-elle pas ? Que me dira le père, il a perdu l'esprit.

— Préparez l'amputation, dis-je à l'infirmier d'une voix qui n'avait rien de commun avec la mienne.

La sage-femme me regarda, éberluée, mais, dans les yeux de l'infirmier, une étincelle d'approbation passa, et il s'affaira auprès des instruments. Entre ses mains, le réchaud se mit à ronfler...

Un quart d'heure s'écoula. Soulevant la paupière froide avec une terreur superstitieuse, j'examinai l'œil déjà éteint. Je ne parviens pas à saisir. Comment peut-elle continuer à vivre, déjà à moitié partie ?

S'échappant de mon bonnet blanc, des gouttes de sueur ne cessaient de me courir sur le front ; Pélagie Ivanovna essuyait cette transpiration salée avec de la gaze. À présent, en plus de ce qui lui restait de sang, de la caféine coulait aussi dans les veines de la jeune fille. Fallait-il ou non lui en injecter ? Anna Nikolaïevna passait tout doucement la main sur ses cuisses, sur les boules gonflées par la solution physiologique. Et la jeune fille continuait à vivre.

Je pris le bistouri, m'efforçant d'imiter quelqu'un... (J'avais assisté à une amputation, une seule fois dans ma vie, à l'université.) À présent, j'implorais le sort afin qu'elle ne meure pas dans la demi-heure qui allait suivre... « Pourvu qu'elle meure dans la chambre, lorsque j'aurai terminé l'opération... »

Mon bon sens seul travaillait pour moi, aiguisé qu'il était par le caractère insolite de cette situation. Avec la dextérité d'un boucher expérimenté, je fis une entaille circulaire dans la cuisse avec le bistouri parfaitement effilé. Et la peau céda, sans donner la moindre petite goutte de sang. « Les vaisseaux vont se mettre à saigner, que vais-je faire ? », pensais-je, en louchant d'un air mauvais vers le tas de pinces hémostatiques. Je coupai un énorme morceau de chair féminine, ainsi qu'un des vaisseaux (il avait l'aspect d'un petit tuyau blanchâtre), mais pas une seule goutte de sang n'en sortit. Je le serrai avec une pince hémostatique et continuai à couper. Je mettais des pinces partout où je supposais l'existence de vaisseaux... « Arteria... arteria [5]... Comment s'appelle-t-elle, bon sang ? » La salle d'opération prenait l'allure de mon amphithéâtre. Les pinces hémostatiques pendaient en grappes. Toujours accrochées à la chair, on les maintint vers le haut avec la gaze. Je me mis à couper un os rond

avec une éclatante scie à petites dents. « Pourquoi ne meurt-elle pas ?... C'est extraordinaire... Mon Dieu, que l'homme a la vie dure ! »

Et l'os se détacha. Entre les mains de Démian Loukitch resta ce qui avait été une jambe de jeune fille. Des lambeaux de chair, des os ! On repousse tout cela et, sur la table, la jeune fille se trouve comme raccourcie d'un tiers, avec son moignon tiré sur le côté. « Encore, encore un petit peu... ne meurs pas, pensais-je avec ferveur, patiente jusque dans la chambre, laisse-moi me sortir de ce terrible événement de ma vie. »

Ensuite, on fit des ligatures, puis, accompagné par le cliquetis de mon thermocautère, je me mis à coudre la peau à points espacés... Mais je m'arrêtai une idée soudaine, je réalisai... J'avais laissé un écoulement... Je mis un tampon de gaze... La transpiration me voilait les yeux et j'avais l'impression d'être dans une étuve...

Je soufflais comme un bœuf. Mon regard s'arrêta longuement sur ce moignon, sur ce visage cireux. Je demandai :

— Elle est vivante ?

— Elle est vivante, répondirent d'une seule voix l'infirmier et Anna Nikolaïevna, comme un écho étouffé.

Presque imperceptiblement, remuant simplement les lèvres, l'infirmier me dit à l'oreille :

— Elle n'en a plus que pour un instant.

Puis il s'arrêta court et me conseilla avec tact :

— Peut-être vaut-il mieux ne pas toucher la seconde jambe, docteur. Nous l'enroulerons, vous savez, avec de la gaze... Sinon, elle ne tiendra pas jusqu'à la chambre... Hein ? Il est préférable qu'elle ne meure pas dans la salle d'opération.

— Donnez-moi le plâtre, répliquai-je d'un ton sifflant, comme poussé par une force inconnue.

Le sol était entièrement couvert de taches blanches, nous étions tous en nage. À demi morte, elle gisait, inerte. Sa jambe droite était plâtrée et, à la place de la fracture, on voyait sur le mollet, béante, l'ouverture que j'avais pratiquée avec ardeur.

— Elle est vivante, dit l'infirmier, tout étonné, d'une voix enrouée.

On entreprit ensuite de la soulever. Un vide gigantesque se dessina alors sous le drap : un tiers de son corps était resté sur la table d'opération.

Puis des ombres s'agitèrent dans le couloir, les gardes-malades couraient de tous côtés, je voyais se faufiler le long du mur la silhouette

ébouriffée d'un homme qui poussa un hurlement rauque. Mais on l'éloigna. Et ce fut le silence.

Dans la salle d'opération, j'étais en train de laver mes bras couverts de sang jusqu'aux coudes.

— Vous avez dû pratiquer de nombreuses amputations, docteur ? demanda soudain Anna Nikolaïevna, c'est vraiment très bien... Pas moins bien que Léopold...

Dans sa bouche, le mot « Léopold » sonnait invariablement comme « Doyen ».

Je jetai un coup d'œil à la dérobée vers les visages. Dans tous les regards, autant chez Démian Loukitch que chez Pélagie Ivanovna, je remarquai du respect et de l'étonnement.

— Hum... je... j'en ai pratiqué, voyez-vous, seulement deux fois...

Pourquoi ce mensonge ? À présent, je ne peux le comprendre.

Tout s'était tu dans l'hôpital, complètement.

— Quand elle mourra, venez me chercher sans faute, ordonnai-je à mi-voix à l'infirmier.

Et je ne sais pourquoi, au lieu de « d'accord », il répondit respectueusement :

— À vos ordres, docteur.

Quelques minutes plus tard, j'étais près de la lampe verte, dans le cabinet de l'appartement du médecin. La maison était silencieuse.

Mon visage se reflétait, pâle, dans le noir intense des carreaux.

« Non, je ne ressemble pas à Dimitri l'Imposteur et, voyez-vous, j'aurais même un peu vieilli... Ce pli au-dessus de la racine du nez... Ils vont frapper... Ils diront : "Elle est morte..." Alors, j'irai et je la regarderai une dernière fois... Ça y est, ils vont frapper à la porte... »

On frappa à la porte. C'était deux mois et demi plus tard. Dehors, on voyait resplendir un des premiers jours d'hiver.

Il entra ; c'est alors seulement que je le regardai avec plus d'attention. Oui, effectivement, ses traits sont réguliers. Quarante-cinq ans environ. Ses yeux pétillent.

Puis, un bruit léger de robe... Sautant sur deux béquilles, la jeune fille unijambiste entra, belle à ravir dans une jupe très large, bordée d'un liséré rouge.

Elle me regarda, et ses joues se teintèrent de rose.

— À Moscou... À Moscou... (Et je commençai à écrire l'adresse.) Là-bas, on lui fera une prothèse, une jambe artificielle.

— Embrasse-lui la main, dit soudain le père à ma grande surprise.

Je fus à ce point décontenancé qu'au lieu des lèvres, c'est le nez que je lui embrassai.

Prenant appui sur ses béquilles, elle défit alors un paquet d'où s'échappa une longue serviette de toilette, d'une blancheur éclatante, avec, tout simple, un coq rouge brodé. C'est donc cela qu'elle cachait sous son oreiller, pendant les visites. Oui, oui, je me souviens, il y avait du fil sur sa petite table.

— Je ne la prendrai pas, dis-je d'un ton sévère, en faisant non de la tête. Mais elle eut un tel visage, de tels yeux, que je la pris...

Elle resta accrochée de nombreuses années dans ma chambre, à Mouriévo, puis elle voyagea avec moi. À la fin, vieille, usée, trouée, elle disparut, comme s'usent et disparaissent les souvenirs.

La trachée en acier

Ainsi, je restai seul. Autour de moi, les ténèbres de novembre et leurs tourbillons de neige. La maison était ensevelie, les cheminées s'étaient mises à hurler. J'avais passé les vingt-quatre années de ma vie dans une ville immense et je pensais que la tempête de neige ne hurlait que dans les romans. En fait, elle hurle bel et bien. Les soirées, ici, étaient particulièrement longues, la lampe, avec son abat-jour bleu, se reflétait dans le noir de la fenêtre et, les yeux posés sur cette tache qui brillait à ma gauche, je rêvais. Je rêvais du chef-lieu, à quarante kilomètres de moi. J'avais une envie folle de fuir là-bas, d'abandonner ce poste. Là-bas, il y avait l'électricité, quatre médecins auxquels on pouvait demander conseil, et, quoi qu'il puisse arriver, ce n'était pas aussi terrible. Mais il n'y avait aucune possibilité de fuite et par moments, moi-même, je me rendais bien compte que je faisais preuve de faiblesse. N'était-ce pas précisément pour cela que j'avais fait mes études à la faculté de médecine...

« ...Mais, et si on m'amène une femme pour un accouchement anormal ? Ou bien, supposons, un malade avec une hernie étranglée ? Que faire ? Apportez-moi donc vos conseils, je vous en prie. Il y a quarante-huit jours que j'ai terminé la faculté avec mention "Très bien", mais la mention est une chose et la hernie en est une autre. Une fois, seulement, j'avais eu l'occasion de voir le professeur opérer une hernie étranglée. Lui opérait, et moi, j'étais assis dans l'amphithéâtre. Et pas plus... »

Souvent, à la pensée de la hernie, je sentais une sueur froide couler le long de ma colonne vertébrale. Tous les soirs, après avoir bu mon thé, je restais assis dans la même position : à ma gauche, tous les manuels d'obstétrique chirurgicale avec, sur le dessus, le petit Doderlein, et à ma

droite, dix tomes différents de chirurgie opératoire, remplis de schémas. Je geignais, fumais, buvais mon thé noir tout froid...

Je m'étais endormi : je me souviens parfaitement de cette nuit, c'était le 29 novembre, un vacarme à la porte me réveilla. Cinq minutes plus tard, j'enfilais mon pantalon, sans pouvoir détacher mon regard implorant de ces livres divins de chirurgie opératoire. J'entendais un crissement de patins dans la cour : mes oreilles se faisaient extraordinairement sensibles. En réalité, c'était encore plus terrifiant qu'une hernie ou qu'une présentation transversale : on m'avait amené au poste hospitalier de Nikolskoïe [6], à onze heures du soir, une petite fille. La garde-malade me dit d'une voix sourde :

— La petite est faible, elle meurt... Je vous en prie, docteur, venez à l'hôpital...

Je me souviens avoir traversé la cour, m'être dirigé vers le réverbère à pétrole de l'entrée de l'hôpital, sans cesser de le regarder scintiller, comme fasciné. La salle de consultation était déjà éclairée et mon personnel au complet m'attendait, déjà habillé et en blouse. Il s'agissait de l'infirmier, Démian Loukitch, jeune encore mais très capable, et de deux sages-femmes pleines d'expérience : Anna Nikolaïevna et Pélagie Ivanovna. Pour ma part, je n'étais qu'un médecin depuis deux mois et affecté à la tête de l'hôpital de Nikolskoïe.

L'infirmier, d'un geste solennel, ouvrit la porte en grand, et la mère apparut. Elle entra comme un bolide, glissant dans ses bottes de feutre. Sur son foulard, la neige n'avait pas encore fondu. Elle tenait dans ses bras un ballot qui chuintait et sifflait à un rythme régulier. Elle avait un visage altéré et pleurait tout bas. Lorsqu'elle quitta sa peau de mouton et son foulard, qu'elle défit son ballot, j'aperçus une petite fille qui devait avoir trois ans. Je la regardai et oubliai pour un instant la chirurgie opératoire, la solitude, l'inutilité de mon fatras universitaire, j'oubliai tout, résolument, devant la beauté de la fillette. À quoi la comparer ? Ce n'est que sur les boîtes de bonbons que l'on dessine de tels enfants : des cheveux naturellement frisés, en grosses boucles couleur des seigles presque mûrs, des yeux bleu foncé, absolument immenses, des joues de poupée. Ce sont les anges que l'on dessinait ainsi. Cependant, un étrange brouillard se nichait au fond de ses yeux, je compris que c'était de la peur : elle ne pouvait plus respirer. « Elle va mourir d'ici une heure », pensai-je avec une certitude absolue, et mon cœur se serra douloureusement...

À chaque respiration, la gorge de la petite fille se creusait, ses veines gonflaient et son visage rosé prenait une teinte légèrement violette. Cette couleur, j'en saisis immédiatement le sens et la portée. Je compris sur-le-champ de quoi il s'agissait, établis mon premier diagnostic à la perfection, et, chose importante, en même temps que les sages-femmes qui, elles, avaient déjà de l'expérience :

« La petite a le croup diphtérique, sa gorge est déjà encombrée par des pellicules et sera bientôt complètement bouchée... »

— Depuis combien de jours est-elle malade ? demandai-je dans le silence attentif de mon personnel.

— C'est le cinquième jour, oui, le cinquième, dit la mère en me regardant fixement de ses yeux secs.

— Croup diphtérique, dis-je entre mes dents à l'infirmier.

Et à la mère :

— Mais à quoi pensais-tu, dis-moi, à quoi ?

À ce moment-là, une voix pleurnicharde s'éleva derrière moi :

— Le cinquième jour, monsieur le docteur, oui, le cinquième !

Je me retournai et vis une vieille femme silencieuse, le visage tout rond dans un foulard.

« Que ce serait bien s'il n'y avait plus toutes ces vieilles bonnes femmes », pensai-je, avec le triste pressentiment d'un danger.

— Toi, la vieille, tais-toi, tu me gênes, dis-je.

Et à la mère je répétais :

— Mais à quoi pensais-tu ? Cinq jours ? Hein ?

D'un geste soudain machinal, la mère donna la petite fille à la vieille et s'agenouilla devant moi.

— Donne-lui des gouttes, dit-elle en frappant le sol de son front, si elle meurt, je me pendrai.

— Lève-toi immédiatement, répondis-je, sinon je ne m'occupe plus de toi.

Dans le frou-frou de sa large jupe, la mère se releva rapidement, prit la petite des bras de la vieille et se mit à la bercer. La vieille commença à prier, tournée vers le cadre de la porte, quant à la petite fille, elle respirait toujours en sifflant comme un serpent. L'infirmier me dit :

— Ils font tous pareil. Ah, ces gens !

À ces mots, sa moustache se tordit sur le côté.

— Alors, elle va mourir ? demanda la mère, en me regardant, me semblait-il, avec une fureur noire.

— Oui, dis-je sans forcer la voix, mais avec fermeté.

Aussitôt, la vieille retroussa le bas de sa jupe et s'en essuya les yeux. La mère, elle, me cria d'une voix hystérique :

— Donne-lui, fais quelque chose ! Donne-lui des gouttes !

Je voyais clairement ce qui m'attendait et je fus ferme.

— Et quelles gouttes, s'il te plaît ? Dis-moi un peu ? La petite s'étouffe, sa gorge est déjà obstruée. Pendant cinq jours, tu as laissé mourir ta gamine à quinze kilomètres de moi. Et maintenant, que veux-tu que je fasse ?

— C'est à toi de le savoir, monsieur le docteur, dit la vieille d'une voix peu naturelle, tout en pleurnichant sur mon épaule gauche.

Je me pris aussitôt à la détester.

— Tais-toi ! lui dis-je.

Et me tournant vers l'infirmier, j'ordonnai de prendre la petite fille. La mère la donna à la sage-femme. La fillette commença à se débattre ; apparemment, elle essayait de crier, mais déjà, sa voix ne sortait plus. La mère voulait la protéger, mais nous l'écartâmes. Alors, à la lumière de la lampe-« éclair », je réussis à regarder la gorge de la petite fille. Jusque-là, je n'avais jamais vu de diphtérie, si ce n'est des cas bénins rapidement oubliés. Dans sa gorge, on voyait quelque chose de blanc, comme déchiqueté, et qui gargouillait. La petite fille souffla soudain et me cracha à la figure, mais, je ne sais pourquoi, je n'eus aucune crainte pour mes yeux, préoccupé que j'étais par mes pensées.

— Voilà, dis-je, étonné de mon propre calme, la situation est la suivante : il est trop tard, la petite est en train de mourir. Et rien n'y fera, si ce n'est une chose : l'opération.

Pourquoi avais-je dit cela ? J'en fus moi-même épouvanté, mais je ne pouvais pas le dire.

« Et si elles donnaient leur accord ? » Cette pensée me traversa l'esprit.

— Comment cela ? demanda la mère.

— Il va falloir ouvrir au bas de la gorge et placer un tube en argent pour permettre à la petite de respirer ; alors, peut-être, nous la sauverons, expliquai-je.

La mère me regarda comme on eût regardé un fou et protégea la petite fille de ses bras. La vieille, elle, se remit à rabâcher :

— Tu n’y penses pas ! Ne laisse pas ouvrir ! Tu n’y es pas ! Lui ouvrir la gorge ? !

— Va-t’en, la vieille ! lui dis-je avec haine.

— Faites une injection de camphre, ordonnai-je à l’infirmier.

Quand elle vit la seringue, la mère ne voulut pas laisser la petite fille, mais nous lui expliquâmes qu’il n’y avait rien à craindre.

— Ça va, peut-être, lui faire du bien ? demanda la mère.

— Non, pas du tout.

Alors, elle éclata en sanglots.

— Assez ! dis-je.

Je sortis ma montre et ajoutai :

— Je vous donne cinq minutes pour réfléchir. Si vous n’êtes pas d’accord, passé ces cinq minutes, je ne me charge plus de rien.

— Pas d’accord ! dit la mère d’un ton tranchant.

— Pas notre consentement, ajouta la vieille.

— Bon, comme vous voulez, dis-je d’une voix sourde, et je pensai : « Voilà, c’est fini ! Pour moi, c’est plus facile. J’ai dit et proposé ce qu’il fallait, les sages-femmes ont ouvert de ces yeux ! Elles ont refusé, je suis sauvé. »

À peine avais-je eu cette pensée que, d’une voix étrangère à la mienne, quelqu’un dit à ma place :

— Mais, enfin, vous êtes devenues folles ? Comment ça, pas d’accord ? Vous faites mourir cette petite. Acceptez donc. Comment n’avez-vous pas pitié ?

— Non ! cria de nouveau la mère.

Et, intérieurement, je pensais : « Mais qu’est-ce que je suis en train de faire ? Je vais bien l’égorger, cette petite fille. » Mais ce que je disais était tout autre :

— Allez, dépêchez-vous, dépêchez-vous d’accepter ! Mais acceptez donc ! Regardez, ses ongles bleussent déjà.

— Non ! Non !

— Eh bien, emmenez-les dans la salle, et qu’elles y restent !

On les emmena par le couloir faiblement éclairé. J’entendais leurs pleurs et le sifflement de la petite fille.

L’infirmier revint aussitôt :

— Elles acceptent ! dit-il.

Tout se pétrifia en moi, cependant je dis d’une voix distincte :

— Stérilisez immédiatement bistouri, ciseaux, écarteurs et sonde !

Un instant plus tard, je traversai la cour à toute vitesse, et là, dans un crissement, la tempête de neige voltigeait comme un démon. J'arrivai chez moi et, comptant chaque minute, je saisis un livre, le feuilletai et finis par trouver un schéma de trachéotomie. Là-dessus, tout était clair et simple : la gorge était ouverte et le bistouri planté dans la trachée-artère. Je me mis à lire le texte, mais je ne comprenais rien, les mots, bizarrement, sautaient devant mes yeux. Je n'avais jamais vu pratiquer de trachéotomie. « Oui, mais il est trop tard, à présent », pensai-je et, jetant un regard angoissé sur le bleu, sur les couleurs vives de ce schéma, j'eus la sensation qu'une affaire difficile, effrayante, venait de me tomber dessus. Alors, sans prendre garde à la tempête, je retournai à l'hôpital.

Dans la salle de consultation, une ombre aux jupes bouffantes vint se coller à moi et une voix pleurnicha :

— Monsieur le docteur, comment ça, ouvrir la gorge de ma petite ? Mais vous n'y pensez pas ? Cette idiote de femme, elle a accepté, mais moi, je ne le donne pas, mon accord, pas question. Je veux bien qu'on la soigne avec des gouttes, mais lui ouvrir la gorge, je ne laisse pas faire.

— Mettez-moi cette bonne femme dehors ! criai-je.

Et dans mon emportement, j'ajoutai :

— C'est toi, l'idiote de femme, toi ! Et elle, précisément, elle est intelligente ! Et, d'ailleurs, personne ne te demande rien ! Dehors !

La sage-femme saisit fermement la vieille et la poussa hors de la salle.

— C'est prêt ! dit soudain l'infirmier.

Nous entrâmes dans la petite salle d'opération et, comme à travers un voile, j'aperçus les instruments étincelants, la lampe aveuglante, la toile cirée... Une dernière fois, je sortis voir la mère à qui l'on venait juste d'arracher la petite fille. J'entendis seulement une voix rauque me dire :

— Mon mari n'est pas là. Il est à la ville. Il va arriver et apprendra ce que j'ai fait, il me tuera !

— Il la tuera, répéta la vieille, en me regardant avec effroi.

— Qu'on ne les laisse pas entrer, ordonnai-je.

Nous restâmes seuls dans la salle d'opération : le personnel, moi et Lidka, la petite fille. Elle était assise, toute nue, sur la table et pleurait tout bas. On la fit allonger, et tout en la tenant fermement, on lui lava la gorge et on la lui badigeonna d'iode. Puis, je saisis le bistouri, sans cesser de penser : « Mais qu'est-ce que je suis en train de faire ? » Tout était absolument calme dans

la salle d'opération. Je pris le bistouri et traçai un trait vertical sur cette gorge blanche et potelée. Pas une seule goutte de sang ne sortit. Je donnai un second coup de bistouri dans la petite bande blanche qui était apparue au milieu de la peau écartée.

De nouveau, pas une goutte de sang. Lentement, en essayant de me souvenir des schémas de mes différents atlas, j'entrepris, à l'aide d'une sonde recourbée, de séparer les tissus extrêmement minces.

C'est alors qu'au bas de l'ouverture, un sang noir jaillit de je ne sais où, inonda en un instant toute la plaie et coula le long du cou. L'infirmier commença à l'essuyer avec des tampons, mais il coulait toujours. Me remémorant tout ce que j'avais vu à l'université, j'essayai de rapprocher les lèvres de la plaie avec des pinces, mais je n'y arrivais pas.

Je fus pris de sueurs froides et mon front était trempé. Je regrettai profondément d'être allé à la faculté de médecine, d'être tombé dans ce trou perdu. Dans un mouvement de désespoir méchant, je fourrai les pinces au petit bonheur, près de l'ouverture ; elles claquèrent et le sang cessa aussitôt de couler. Nous séchâmes la plaie avec des tampons de gaze, elle était là, sous mes yeux, nette et absolument incompréhensible. Il n'y avait nulle part trace de trachée-artère et mon ouverture ne ressemblait à aucun des schémas. Il se passa encore deux ou trois minutes pendant lesquelles, d'une manière parfaitement machinale et incohérente, je piochais dans la plaie avec soit le bistouri, soit la sonde, à la recherche de la trachée-artère. Vers la fin de la deuxième minute, je désespérais de la trouver. « C'est la fin, pensai-je, pourquoi ai-je fait cela ? J'aurais bien pu ne pas proposer l'opération et Lidka serait morte tranquillement dans une chambre, alors que, maintenant, elle va mourir avec la gorge déchirée et jamais je ne prouverai à personne qu'elle serait morte de toute façon, que je ne pouvais pas aggraver la chose... » Sans un mot, la sage-femme m'essuya le front. « Poser le bistouri et dire : je ne sais pas ce qu'il faut faire ensuite. » Telle fut ma pensée, et je revis les yeux de la mère. Je levai à nouveau le bistouri et, sans but précis, je fis une entaille profonde, nette, dans la chair de Lidka. Les tissus cédèrent et, brusquement, j'eus sous les yeux la trachée-artère.

— Écarteurs ! lançai-je d'une voix rauque.

L'infirmier me les donna. J'enfonçai un écarteur d'un côté, l'autre, de l'autre et fis tenir l'un d'entre eux à l'infirmier. À présent, je ne voyais qu'une seule chose : les petits anneaux grisâtres de la trachée. J'y plantai le tranchant de mon bistouri, et là, je demeurai paralysé. La trachée sortit de la

plaie, l'infirmier, l'idée m'en traversa l'esprit, était devenu fou : il s'était mis tout d'un coup à arracher la trachée. Dans mon dos, les deux sages-femmes poussèrent un cri. Je levai les yeux et compris ce dont il s'agissait : l'infirmier, en fait, dans cette chaleur étouffante, s'était évanoui et, sans lâcher l'écarteur, tirait la trachée-artère. « Tout est contre moi, c'est le destin, pensai-je ; à présent, nous avons égorgé Lidka, c'est certain. » Et avec sévérité, j'ajoutai intérieurement : « Aussitôt à la maison, je me tire un coup de revolver... » Alors, la sage-femme principale, apparemment très expérimentée, s'élança, tel un rapace, vers l'infirmier, et se saisit de l'écarteur tout en disant, les dents serrées :

— Continuez, docteur...

L'infirmier tomba bruyamment, se cogna, mais nous ne le regardions même pas. J'enfonçai le bistouri dans la trachée, puis y plaçai le tube en argent. Celui-ci glissa facilement, mais Lidka resta immobile. L'air ne pénétra pas dans la trachée comme il aurait fallu. Je poussai un profond soupir et m'arrêtai : c'est tout ce que je pouvais faire. J'avais envie de demander pardon à quelqu'un, de me repentir d'être entré à la faculté de médecine avec une telle légèreté. Le silence régnait. Je voyais Lidka qui bleuisait. J'avais envie de tout abandonner et de me mettre à pleurer quand, soudain, Lidka tressaillit vivement, expulsa à travers le tube un jet de vilaines mucosités et l'air pénétra dans sa gorge avec un sifflement ; puis, la petite fille commença à respirer et à hurler. À cet instant, l'infirmier se souleva, pâle, couvert de sueur, il regarda la gorge, hébété, effrayé, et entreprit de m'aider à la coudre.

Comme dans un rêve, et à travers le voile de transpiration qui me couvrait les yeux, je voyais les visages heureux des sages-femmes ; l'une d'entre elles me dit :

— En voilà une opération brillamment réussie, docteur !

Je pensai qu'elle se moquait de moi et, d'un air sombre, je lui lançai un regard en dessous. Puis, les portes s'ouvrirent toutes grandes et un souffle d'air frais entra. On emmena Lidka dans un drap et, aussitôt, la mère apparut à la porte. Elle avait des yeux de bête sauvage. Elle me demanda :

— Alors ?

En entendant le son de sa voix, je sentis une sueur me couler dans le dos : alors, seulement, je compris ce qu'il se serait passé si Lidka était morte sur la table d'opération. Mais c'est d'une voix parfaitement tranquille que je lui répondis :

— Calme-toi un peu. Elle est vivante. Elle vivra, j'espère. Seulement, tant que nous n'aurons pas retiré le tube, elle ne pourra pas parler, alors, n'ayez pas peur.

À ce moment-là, la vieille surgit comme un diable hors de sa boîte, fit des signes de croix vers la poignée de la porte, vers moi, vers le plafond. Mais, cette fois-ci, je ne me fâchai pas. Je me retournai et ordonnai de faire une piqûre de camphre à Lidka et d'organiser un tour de garde auprès d'elle. Puis, je rentrai chez moi en traversant la cour. Je me souviens de la lumière bleue de mon cabinet, du Doderlein posé là et des livres éparpillés. Tout habillé, je m'approchai du canapé, m'y allongeai et cessai aussitôt de voir quoi que ce soit. Je dormis sans même faire un seul rêve.

Un mois passa, puis un second. J'en avais vu bien d'autres et il y avait eu plus terrible que la trachée de Lidka. Je l'avais même oubliée. Alentour, c'était la neige. De jour en jour, le nombre de mes consultations augmentait.

Un beau jour, après le Nouvel An, une femme entra dans la salle de consultation, tenant par la main une gamine empaquetée comme un ballot. La femme avait des yeux rayonnants. Je la regardai attentivement et la reconnus.

— Ah, c'est Lidka ! Alors, comment ça va ?

— Tout va bien.

La gorge de Lidka n'avait plus de bandage. La petite fille était intimidée et avait peur, mais je réussis malgré tout à lui soulever le menton pour regarder. Son cou rose était marqué d'une cicatrice brune, verticale, et de deux autres très fines, transversales, dues aux points.

— C'est parfait, dis-je, il n'est pas utile de revenir.

— Je vous remercie, docteur, merci, dit la mère.

Puis elle ordonna à Lidka :

— Dis merci au monsieur.

Mais Lidka ne voulait rien me dire.

Je ne la revis plus jamais de ma vie. Je commençai à l'oublier. Quant au nombre de mes consultations, il ne cessait d'augmenter. C'est ainsi qu'un jour, il y eut cent dix personnes. Nous commençâmes à neuf heures du matin, pour terminer à huit heures du soir. Un peu chancelant, je quittai ma blouse. La sage-femme principale me dit :

— C'est grâce à la trachéotomie que nous avons une telle consultation. Savez-vous ce que l'on dit dans les villages ? On raconte que vous avez remplacé la trachée-artère malade de Lidka par une trachée en acier et que

vous avez recousu. On va dans ce village spécialement pour voir Lidka. Votre renommée est faite, docteur, toutes mes félicitations.

— Et elle vit ainsi, avec une trachée en acier ? demandai-je.

— Oui, elle vit ainsi. Quant à vous, docteur, bravo ! Et avec quel sang-froid vous agissez, c'est merveilleux !

M... ouais..., vous savez, je ne m'affole jamais, dis-je sans trop savoir pourquoi, mais sentant bien qu'à mon degré de fatigue je n'étais même plus capable d'avoir honte, et je me contentai de détourner les yeux.

Je lui dis au revoir et rentrai chez moi. La neige tombait à gros flocons, recouvrait tout ; le réverbère était allumé et ma maison était solitaire, calme et pleine d'importance. Quant à moi, tout en marchant, je ne désirais qu'une chose : dormir.

Le baptême de la version

Les jours se mirent à défiler à l'hôpital X et je commençai à m'habituer, peu à peu, à ma nouvelle vie.

Dans les villages, on broyait le lin, comme à l'accoutumée. Les chemins demeuraient impraticables, je n'avais donc pas plus de cinq personnes en consultation. Mes soirées étaient entièrement libres, je les consacrais au rangement de la bibliothèque, à la lecture de manuels de chirurgie et à de longs instants où, solitaire, je buvais du thé près du samovar qui chantait doucement...

Jour et nuit, sans fin, la pluie tombait à seaux, les gouttes martelaient sempiternellement le toit et l'eau giclait sous la fenêtre, en s'écoulant le long du chéneau, dans une cuve. Dehors, c'étaient la gadoue, le brouillard, les ténèbres profondes au milieu desquelles brillaient, taches blafardes, diffuses, les fenêtres de la petite maison de l'infirmier et le réverbère à pétrole de l'entrée.

Au cours d'une de ces soirées, j'étais assis dans mon cabinet, penché sur un atlas d'anatomie topographique. Autour de moi, régnait un silence absolu que rompaient, de temps en temps seulement, les souris qui grattaient derrière le buffet de la salle à manger.

Je lus jusqu'à ce que mes paupières alourdies commencent à tomber de sommeil. Enfin, après un bâillement, je repoussai mon atlas et décidai d'aller me coucher. M'étirant et savourant par avance un sommeil paisible, rythmé par le bruit et le martèlement de la pluie, je passai dans ma chambre, me déshabillai et me couchai.

Je n'eus même pas le temps d'effleurer l'oreiller que, dans les brumes du sommeil, émergea devant moi le visage d'Anna Prokhorova, dix-sept ans, du village de Toropovo. Il fallait lui arracher une dent. L'infirmier, Démian

Loukitch, se glissa sans bruit, des pinces éclatantes à la main. Je me souvins de la façon qu'il avait de dire « ministère » au lieu de « métier », par amour du style élevé ; j'eus un petit sourire et m'endormis.

Cependant, à peine une demi-heure plus tard, je me réveillai soudain, comme si quelqu'un m'avait secoué. Je m'assis et, scrutant l'obscurité avec effroi, je prêtai l'oreille.

Quelqu'un tambourinait à la porte d'entrée avec une insistance bruyante et, instantanément, ces coups me parurent de fort mauvais augure.

On frappait à la porte de l'appartement.

Les coups cessèrent, le verrou claqua, la voix de la cuisinière retentit, une voix pas très nette lui répondit, puis quelqu'un monta l'escalier en faisant craquer les marches, traversa mon cabinet sans bruit et frappa à la porte de ma chambre.

— Qui est là ?

— C'est moi, me répondit un chuchotement respectueux, moi, Aksinia, la garde-malade.

— Qu'y a-t-il ?

— Anna Nikolaïevna m'envoie vous chercher, elle vous demande de venir à l'hôpital au plus vite.

— Mais qu'est-il arrivé ? demandai-je, sentant nettement mon cœur se serrer.

— On a amené, là-bas, une femme de Doultsevo. Il s'agit d'un accouchement difficile.

« Et voilà, ça commence ! », entendis-je passer dans ma tête. Mes pieds ne parvenaient absolument pas à trouver mes pantoufles. « Oh, zut ! Les allumettes ne s'allument pas. Tôt ou tard, cela devait bien arriver. Je n'allais pas passer ma vie avec seulement des laryngites et des gastrites. »

— Bon. Va et dis que j'arrive tout de suite ! criai-je en me levant de mon lit.

Derrière la porte, les pas d'Aksinia résonnèrent et, de nouveau, le verrou claqua. Le sommeil s'envola en un instant. En toute hâte, j'allumai la lampe, les doigts tremblants, et commençai à m'habiller. Onze heures et demie... « Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir comme accouchement difficile, cette femme ? Hum... Présentation dystocique... Bassin étroit... Ou bien même, quelque chose de pire. Je vais peut-être bien devoir appliquer les forceps. Et si je l'envoyais directement à la ville ? Non, ce n'est pas pensable ! Sacré médecin, en vérité, c'est ce qu'ils diront tous ! Et,

d'ailleurs, je n'ai pas le droit d'agir ainsi. Non, il faut me débrouiller tout seul. Mais que faire ? Allez savoir ! Ce sera terrible si je perds pied ; quelle honte devant les sages-femmes. Mais voyons d'abord, cela ne vaut pas la peine de s'émouvoir avant l'heure. »

Je m'habillai, jetai un manteau sur mes épaules et, espérant tout bas que tout se passerait bien, je courus à l'hôpital, sous la pluie, en faisant claquer des planches sur mon passage. Dans la pénombre, on voyait un chariot près de l'entrée ; le cheval donna un coup de sabot dans les planches vermoulues.

— C'est vous qui avez amené la femme qui doit accoucher ? demandai-je, j'ignore pour quelle raison, à la silhouette qui bougeait près du cheval.

— C'est nous... Bien sûr, c'est nous, monsieur le docteur, répondit d'un ton plaintif une voix de femme.

Malgré l'heure tardive, l'hôpital s'animait et s'agitait. La lampe-« éclair » brûlait en tremblant dans la salle de consultation. Dans le petit couloir qui mène au service d'accouchement, Aksinia passa rapidement à côté de moi avec une cuvette. Soudain, un faible gémissement me parvint de derrière la porte puis il cessa. J'ouvris et entrai dans la salle de travail. Une lampe au plafond éclairait d'une lumière vive la petite pièce blanchie. À côté de la table d'opération, une jeune femme était allongée sur un lit, une couverture jusqu'au menton. Une grimace douloureuse altérait son visage, des mèches de cheveux toutes mouillées se collaient à son front.

Anna Nikolaïevna, un thermomètre à la main, préparait une solution dans un bock à injections. Pélagie Ivanovna, la deuxième sage-femme, sortait des draps propres d'une petite armoire. L'infirmier, adossé au mur, se tenait dans la pause de Napoléon. En me voyant, tous s'animèrent. La femme ouvrit les yeux, se tordit les mains et se remit à gémir en une plainte douloureuse.

— Et alors, de quoi s'agit-il ? demandai-je, émerveillé du ton que j'avais adopté, tellement il était calme et assuré.

— Présentation transversale, répondit rapidement Anna Nikolaïevna, en continuant d'ajouter de l'eau dans sa solution.

— Oui... c'est ça, prononçai-je d'une voix traînante, en me renfrognant, voyons voir...

— Donnez au docteur de quoi se laver les mains, Aksinia ! cria aussitôt Anna Nikolaïevna.

Son visage était solennel et grave.

Pendant que l'eau coulait, tout en enlevant le savon de mes mains rougies par la brosse, je posai à Anna Nikolaïevna des questions insignifiantes : y avait-il longtemps que l'on avait amené cette femme, d'où venait-elle... La main de Pélagie Ivanovna rejeta la couverture ; quant à moi, assis sur le bord du lit, je me mis à palper le ventre gonflé, en le touchant délicatement. La femme gémissait, s'étirait, s'agrippait, chiffonnait le drap.

— Doucement, doucement... patience, disais-je en appliquant mes mains avec précaution sur sa peau distendue, brûlante et sèche.

À vrai dire, l'expérience d'Anna Nikolaïevna m'ayant soufflé ce dont il s'agissait, il était désormais inutile de procéder à des examens. J'aurais beau examiner, je n'apprendrais rien de plus qu'Anna Nikolaïevna. Son diagnostic, évidemment, était juste : présentation transversale. On tient le diagnostic. Oui mais, et après ?...

Me renfrognant, je continuais de palper le ventre un peu partout, tout en lorgnant le visage des sages-femmes du coin de l'œil. Toutes deux étaient graves, attentives, et je pus lire, dans leur regard, une approbation à ma façon d'agir. Mes gestes, en effet, étaient assurés, corrects, et mon inquiétude, je m'étais efforcé de l'enfouir le plus profondément possible et de ne la montrer sous aucun prétexte.

— Bon, soupirai-je.

Et comme il n'y avait plus à examiner à l'extérieur, je me levai du lit :

— Voyons à l'intérieur.

Une approbation passa de nouveau dans les yeux d'Anna Nikolaïevna.

— Aksinia !

Et l'eau se remit à couler.

« Ah, si je pouvais, là, tout de suite, parcourir le Doderlein ! », pensais-je tristement, en me savonnant les mains. Hélas, tout de suite, c'était impossible. Et à quoi m'aurait servi le Doderlein, à cet instant ? J'enlevai la mousse épaisse, m'enduisis les doigts d'iode. J'entendis les froissements du drap propre entre les mains de Pélagie Ivanovna et, penché sur la femme, j'entrepris l'examen intérieur, avec une précaution mal assurée. L'image du service d'accouchement et de son amphithéâtre s'imposa dans ma mémoire : la lumière crue des ampoules électriques dans leur globe mat, par terre des carreaux reluisants, partout des robinets et des appareils étincelants. Un assistant en blouse d'une blancheur immaculée fait quelque manipulation au-dessus de la femme en couches, entouré de trois internes-adjoints, de

médecins stagiaires et d'une foule d'externes. Tout est bien, clair et sans danger.

Alors qu'ici, moi, je suis absolument seul, et une femme est en train de souffrir entre mes mains ; je suis responsable d'elle. Mais comment la soulager, je l'ignore, car en fait, je n'ai assisté de près à un accouchement que deux fois dans ma vie, dans un amphithéâtre ; de plus, il s'agissait d'accouchements tout à fait normaux. Je suis en train de procéder à un examen, mais cela ne changera rien, ni pour moi, ni pour cette femme ; je ne comprends strictement rien, même par toucher interne.

Mais il était grand temps de prendre une quelconque décision.

— Présentation transversale... si c'est une présentation transversale, c'est qu'il faut... qu'il faut faire...

— Une version podalique, ne put s'empêcher de dire Anna Nikolaïevna, comme pour elle-même.

Un vieux médecin plein d'expérience l'aurait regardée de travers pour s'être mêlée de conclure la première... Mais moi, je ne suis pas susceptible...

— Oui, confirmai-je d'un air qui en disait long, une version podalique.

Les pages du Doderlein se mirent alors à défiler devant mes yeux. Version par manœuvres externes... Version par manœuvres mixtes... Version par manœuvres internes...

Des pages, des pages... et sur ces pages, des schémas. Un bassin, des bébés tordus, serrés, des têtes énormes... Un bras déplié, entouré d'un lac.

Je le lisais encore il n'y a pas si longtemps. Et je soulignais, réfléchissant attentivement à chaque mot, me représentant mentalement le lien entre chaque partie et les différents procédés. À la lecture, il me semblait que le texte entier s'imprimait à jamais dans mon cerveau.

Mais à présent, de tout ce que j'avais lu, une seule phrase revenait à la surface :

... La présentation transversale est une situation absolument fâcheuse.

Pour une vérité, c'est une vérité. Absolument fâcheuse pour la femme elle-même, comme pour un médecin qui vient de terminer l'université il y a six mois.

— Bon, alors... allons-y, dis-je, en me relevant.

Le visage d'Anna Nikolaïevna s'anima.

— Démian Loukitch, dit-elle à l'infirmier, préparez le chloroforme.

C'était très bien qu'elle le dise, car je n'étais pas encore certain qu'il faille opérer sous anesthésie. Oui, bien sûr, sous anesthésie, comment pourrait-il en être autrement !

Mais il me faut quand même aller consulter le Doderlein...

Ayant terminé de me laver les mains, je dis alors :

— Eh bien, c'est parfait... préparez la femme pour l'anesthésie, allongez-la. Je reviens tout de suite, je vais simplement chercher des cigarettes chez moi.

— D'accord, docteur, pas la peine de vous presser, répondit Anna Nikolaïevna.

Je me séchai les mains, la garde-malade me mit mon manteau sur les épaules et je courus chez moi sans même l'enfiler.

Arrivé dans mon cabinet, j'allumai la lampe et, publiant d'enlever mon bonnet de fourrure, je me ruai vers la bibliothèque.

Le voilà, mon Doderlein. *Obstétrique chirurgicale*. Je me mis à feuilleter avec précipitation les petites pages de papier glacé.

... La version représente toujours une opération dangereuse pour la mère...

Un froid se glissa le long de mon dos, le long de ma colonne vertébrale.

... Le danger principal réside dans la possibilité d'une rupture utérine spontanée.

Spon-ta-née...

... Si, lors de l'introduction de ses mains dans l'utérus, le médecin accoucheur, par suite d'une insuffisance de place, ou bien sous l'influence d'une contraction des parois de l'utérus, rencontre des difficultés pour atteindre le pied, il doit renoncer à poursuivre ses tentatives de version...

Bon. Si j'arrive, par un quelconque miracle, à déterminer ces « difficultés » et que je renonce à « poursuivre mes tentatives », que ferai-

je, on se le demande, de cette femme du village de Doultsévo, endormie au chloroforme ?

Et plus loin :

... Il est absolument interdit d'essayer d'atteindre les pieds le long du dos du fœtus...

Tenons-nous-le pour dit.

... Il faut considérer comme une faute le fait de saisir le pied postérieur, car il peut facilement en résulter un renversement du fœtus autour de son axe, ce qui peut avoir pour cause d'enfoncer profondément le fœtus et, par suite, avoir les plus graves conséquences...

« Graves conséquences ». Mots quelque peu vagues, mais combien impressionnants ! Et si le mari de cette femme de Doultsévo restait veuf ? J'essuyai la transpiration de mon front, rassemblai mes forces et, évitant tous les passages effrayants, je m'efforçai de ne retenir que l'essentiel : ce que, en somme, je devais faire, comment et où introduire ma main. Mais parcourant les petites lignes noires, je tombais sans cesse sur de nouvelles choses terrifiantes. Elles me sautaient aux yeux.

... Vu le grave danger de rupture...

... Les versions internes mixtes représentent des opérations qui doivent être classées parmi les opérations obstétricales les plus dangereuses pour la mère...

Et en guise d'accord final :

... Le danger grandit avec chaque heure d'attente...

Ça suffit ! La lecture avait porté ses fruits : tout s'était définitivement brouillé dans ma tête et je m'étais persuadé en un instant que je ne comprenais rien et, en premier lieu, que je ne savais finalement pas quel

type de version j'allais devoir pratiquer : mixte, pas mixte, externe, interne !...

Je rejetai le Doderlein et tombai dans un fauteuil, m'efforçant de remettre de l'ordre dans le dédale de mes pensées... Puis, je jetai un coup d'œil à ma montre. Zut ! Mais il y a déjà douze minutes que je suis ici. Et, là-bas, ils attendent.

... Chaque heure d'attente...

Les heures se composent de minutes, et les minutes, dans des cas semblables, s'envolent à une allure folle. J'envoyai promener le Doderlein et revins en courant à l'hôpital.

Là, tout était déjà prêt. À côté du guéridon à pansements, l'infirmier préparait le masque et un flacon de chloroforme. La femme était déjà sur la table d'opération. Ses gémissements incessants se répandirent dans l'hôpital.

— Patience, patience, marmonnait Pélagie Ivanovna avec douceur, penchée vers la femme, le docteur va te soulager tout de suite...

— A-aïe ! Je n'en peux plus... non... vraiment plus !... Je ne tiendrai pas !

— Ne t'en fais pas... n'aie pas peur..., continuait la sage-femme, tu tiendras ! On va te mettre le masque tout de suite... et tu ne sentiras rien du tout.

L'eau coula bruyamment des robinets, Anna Nikolaïevna et moi nous mîmes à nettoyer et laver nos bras nus jusqu'au coude. Anna Nikolaïevna, accompagnée par les gémissements et les hurlements, me racontait comment mon prédécesseur, un chirurgien expérimenté, pratiquait les versions. Je l'écoutais avidement, m'efforçant de ne pas perdre un seul mot. Ces dix minutes-là m'apportèrent davantage que tout ce que j'avais pu lire en obstétrique pour les examens d'Etat auxquels, précisément en obstétrique, j'avais obtenu mention « Très bien ». Ces propos décousus, ces phrases inachevées, ces allusions lancées en passant, m'apprirent l'indispensable qui ne figure dans aucun livre. Alors, comme je commençais à essuyer mes bras blancs et propres à souhait avec de la gaze stérilisée, un sentiment d'assurance m'envahit et un plan parfaitement défini, rigoureux, se forgea dans ma tête. Mixte ou pas mixte, je n'avais nul besoin d'y penser pour l'instant.

Tous ces mots savants étaient inutiles à présent. Une seule chose avait de l'importance : je devais introduire une main à l'intérieur et, de l'autre, aider la version, de l'extérieur. Puis, sans compter sur les livres, mais sur le sentiment de mesure sans lequel un médecin ne serait bon à rien, je devais, avec précaution, mais en insistant, faire descendre un pied, et par ce pied, tirer le bébé.

Je devais être très calme, prudent, et en même temps infiniment décidé, courageux.

— Allons-y, ordonnai-je à l'infirmier, en commençant à m'enduire les doigts d'iode.

Aussitôt, Pélagie Ivanovna croisa les bras de la femme et l'infirmier plaça le masque sur son visage torturé. Le chloroforme se mit à couler du flacon jaune foncé, goutte à goutte, lentement. Une odeur sucrée, écœurante, commença à envahir la pièce. Le visage des sages-femmes et de l'infirmier devint sérieux, comme inspiré.

— A-ah ! Ah ! cria soudain la femme.

Elle se débattit convulsivement pendant quelques secondes, essayant d'arracher le masque.

— Tenez-la !

Pélagie Ivanovna lui saisit les bras, l'allongea et les lui maintint bien plaqués contre la poitrine. La femme poussa encore quelques cris, détournant son visage du masque. Mais ils s'espacèrent... s'espacèrent... Elle bredouilla d'une voix sourde :

— A-ah... Laisse-moi... ! Ah !...

Puis, de plus en plus faiblement. Dans la pièce blanche, le silence s'installa. Les gouttes transparentes tombaient et tombaient toujours sur la gaze blanche.

— Pélagie Ivanovna, le poulx ?

— Ça va.

Pélagie Ivanovna souleva le bras de la femme, puis le relâcha ; celui-ci, sans vie, retomba sur le drap avec bruit, comme un fouet. L'infirmier, écartant le masque, regarda la pupille.

— Elle dort.

Une mare de sang. Mes bras dans le sang jusqu'au coude. Des taches de sang sur les draps. Des caillots rouges et des tampons de gaze. Et Pélagie

Ivanovna secoue déjà le bébé et le tapote. Aksinia fait tinter les seaux en versant de l'eau dans des cuvettes. On plonge le bébé dans de l'eau froide, puis chaude. Il se tait et sa tête ballotte, sans vie, de côté et d'autre, comme au bout d'un fil. Mais, soudain, un grincement ou un soupir puis faible et enrroué, c'est le premier cri.

— Vivant... il est vivant..., bredouille Pélagie Ivanovna, en posant le bébé sur un oreiller.

La mère est vivante, elle aussi. Heureusement, rien de terrible n'est arrivé. Et me voilà moi-même en train de tâter le poulx. Oui, il est régulier et net ; l'infirmier secoue tout doucement la femme par l'épaule en disant :

— Eh, madame, madame, réveille-toi.

On repousse les draps pleins de sang sur le côté et l'on s'empresse de recouvrir la mère d'un drap propre. Puis, l'infirmier, aidé d'Aksinia, l'emmène dans une chambre. Le bébé, emmaillotté, s'en va sur son oreiller. Sa frimousse brune, chiffonnée, apparaît au bord de son bonnet blanc et il ne cesse de piailler, d'une toute petite voix pleurnicharde.

L'eau gicle des robinets des lavabos. Anna Nikolaïevna se met à fumer avec avidité, cligne des yeux à cause de la fumée, tousse.

— Vous l'avez drôlement bien faite, cette version, docteur, et si sûr de vous !

Armé d'une brosse, je me frotte les bras avec application, lui lance un regard en coin : elle se moque ? Mais son visage reflète une satisfaction sincère, débordante de fierté. Mon cœur s'emplit de joie. Je regarde le désordre rouge et blanc qui règne alentour, l'eau pleine de sang dans la cuvette, et je sens que j'ai gagné. Mais quelque part au fond de moi, le ver du doute s'agite.

— Nous verrons bien comment ça va aller par la suite, dis-je.

Anna Nikolaïevna lève vers moi un regard étonné.

— Que voulez-vous qu'il arrive ? Tout va bien.

Je marmonne vaguement une réponse. En fait, j'aimerais dire : n'y a-t-il rien de touché chez la mère ? n'ai-je rien abîmé pendant l'opération ?...

C'est cela qui, d'une manière confuse, me tourmente le cœur. Mais mes connaissances en obstétrique sont si vagues, si fragmentaires et théoriques ! Une rupture ? Mais comment se manifeste-t-elle ? Et quand se fait-elle connaître : tout de suite, ou bien peut-être plus tard ? Non, il est préférable de ne pas engager une discussion sur ce sujet.

— Oui, mais tout peut arriver, la possibilité d'une infection n'est pas exclue, dis-je, en répétant la première phrase venue d'un quelconque manuel.

— Ah, c'est cela ! dit calmement Anna Nikolaïevna d'un ton traînant, eh bien, si Dieu veut, il n'arrivera rien. Et d'où proviendrait-elle ? Tout est stérilisé, propre.

Il était un peu plus d'une heure du matin lorsque je revins chez moi. Dans mon cabinet, le Doderlein, ouvert à la page « Les dangers de la version », était tranquillement posé sur la table, dans la tache de lumière de la lampe. Pendant près d'une heure encore, je restai à le feuilleter, avalant mon thé refroidi. Une chose intéressante se produisit alors : tous les passages restés obscurs devinrent tout à fait clairs, comme en pleine lumière, et là, près de la lampe, dans mon trou perdu, je compris, cette nuit-là, la valeur de la véritable connaissance.

« On peut acquérir une grande expérience à la campagne, pensais-je en m'endormant ; seulement, il faut lire, lire... lire davantage... »

La tempête de neige

Tantôt, comme une bête, elle hurle,
Tantôt, elle pleure, comme un enfant [7].

Le point de départ de toute cette histoire fut, au dire de l'omnisciente Aksinia, que l'employé Paltchikov, de Chalométiévo, tomba amoureux de la fille de l'agronome. Cet amour était ardent et consumait le cœur du pauvre homme. Il alla au chef-lieu, Gratchovka, et se fit faire un costume. Ce costume fut une réussite éblouissante et il n'est pas du tout exclu que les rayures grises de son pantalon décidèrent du destin de ce malheureux. La fille de l'agronome consentit à devenir sa femme.

Quant à moi, médecin de l'hôpital et du secteur X, du gouvernement [8] Untel, après l'amputation de la jambe de cette jeune fille qui s'était prise dans la broie pour le lin, je devins à ce point célèbre que je faillis succomber sous le poids de ma renommée. Cent paysans par jour commencèrent à venir à ma consultation, par les pistes de traîneaux.

J'avais cessé de déjeuner. L'arithmétique est une science rigoureuse. Supposons que, pour chacun de mes cent patients, je consacre seulement cinq minutes... cinq ! Cinq cents minutes, soit huit heures et vingt minutes. À la file, notez bien. De plus, j'avais un service d'hospitalisés de trente personnes. Et il me fallait encore opérer.

En un mot, de retour de l'hôpital à neuf heures du soir, je n'avais envie ni de manger, ni de boire, ni de dormir. Je n'avais envie de rien, si ce n'est que personne ne vienne m'appeler pour un accouchement. En fait, en l'espace de deux semaines, on m'emmena bien cinq fois, de nuit, sur les pistes.

Une humidité trouble apparut dans mes yeux, alors qu'une ride verticale, comme un ver, s'installait au-dessus de la racine de mon nez. La nuit, dans

un brouillard flou, je voyais des opérations ratées, des côtes mises à nu et mes mains baignant dans le sang humain, alors, je me réveillai, tout poisseux et un peu glacé malgré la chaleur du poêle de faïence.

La visite, je la faisais d'un pas précipité, entraînant à ma suite l'infirmier, l'infirmière et deux gardes-malades. M'arrêtant près du lit d'un malade à la respiration plaintive, qui fondait littéralement sous l'effet de la fièvre, je pressais mon cerveau pour en extraire tout le contenu. Mes doigts palpaient la peau sèche et brûlante, j'examinais les pupilles, tapotais les côtes, écoutais le battement mystérieux au fond du cœur, et une seule pensée m'habitait : « Comment le sauver ? Et celui-ci, comment ? ! Et celui-là ! Tous ! »

C'était un combat incessant. Il commençait chaque matin, à la lumière pâle de la neige, pour ne finir qu'à celle, jaune et forte, de la scintillante lampe-« éclair ».

« Comment cela va-t-il se terminer ? Il serait intéressant de le savoir, me disais-je chaque nuit, les traîneaux vont bien continuer à venir en janvier, en février et même en mars. »

J'écrivis à Gratchovka, en rappelant poliment que, pour le secteur X, était prévu aussi un second médecin.

La lettre partit en traîneau, sur l'océan plat de la neige, à quarante kilomètres d'ici. Trois jours plus tard, la réponse arriva : on m'écrivait que, bien sûr, bien sûr... sans faute... seulement, pas pour l'instant... personne de disponible en ce moment...

En conclusion de la lettre, on m'adressait quelques compliments sur mon travail et des vœux de succès ultérieurs.

Ainsi encouragé, je continuai de tamponner, d'injecter du sérum antidiphthérique, d'ouvrir des abcès aux dimensions colossales, de poser des plâtres...

Le mardi, il vint non pas cent personnes, mais cent onze. La consultation se termina à neuf heures du soir. Je m'endormis en essayant de deviner combien il en viendrait le lendemain, mercredi. Je rêvai qu'il y en avait neuf cents.

D'une extraordinaire blancheur, le matin fit son apparition à la fenêtre de ma chambre. J'ouvris les yeux, sans comprendre ce qui m'avait réveillé. Puis, je réalisai : un coup à la porte.

— Docteur ! (Je reconnus la voix de la sage-femme, Pélagie Ivanovna.) Êtes-vous réveillé ?

— Ouais, grognai-je, à moitié endormi.

— Je suis venue vous dire de ne pas vous dépêcher d'aller à l'hôpital. Il n'y a que deux personnes.

— Quoi ? Vous plaisantez ?

— Parole ! C'est la tempête, docteur, la tempête répéta-t-elle joyeusement à travers le trou de la serrure. Il s'agit de dents cariées, Démian Loukitch les arrachera.

— Pas possible...

J'avais même sauté au bas de mon lit, je ne sais trop pourquoi. La journée s'annonçait tout à fait bien. Après la visite, je passai le reste du temps à déambuler dans mes appartements (le logement attribué au médecin comportait six pièces et, Dieu sait pourquoi, deux niveaux : trois pièces en haut, la cuisine et trois autres pièces en bas), à siffler des airs d'opéra [9], fumer, tambouriner sur les carreaux... Or, derrière les carreaux, il se passait quelque chose que je n'avais encore jamais vu : il n'y avait plus ni ciel ni terre. Ça tournait, tourbillonnait, tout blanc, en tous sens, de tous côtés, comme si un diable s'amusait avec de la farine.

À midi, j'ordonnai à Aksinia (qui remplissait les fonctions de cuisinière et de femme de ménage du médecin) de mettre de l'eau à bouillir dans trois seaux et une marmite. Il y avait un mois que je ne m'étais pas lavé.

Aksinia m'aida à sortir du débarras un baquet absolument énorme. Nous l'installâmes par terre, dans la cuisine. (À X, il ne pouvait évidemment pas être question de baignoire. Il n'y en avait que dans l'hôpital lui-même et, encore, elles étaient en mauvais état.)

Vers deux heures de l'après-midi, dehors, les mailles du filet tourbillonnant s'étaient considérablement desserrées, et moi, j'étais toujours dans mon baquet, tout nu, la tête pleine de savon.

— Ça, ça fait du bien..., marmonnai-je de plaisir, en me versant de l'eau bien chaude dans le dos, ça oui, c'est bien ! Ensuite, eh bien, nous irons dîner, et puis dormir. Et si je dors tout mon soûl, alors, demain, il peut bien venir cent cinquante personnes. Quelles nouvelles, Aksinia ?

Aksinia attendait derrière la porte que se termine l'opération-baignade.

— L'employé de la propriété de Chalométiévo se marie, répondit-elle.

— Pas possible ! Elle a accepté ?

— Je vous jure ! Il est si amou-reux..., chantait Aksinia, au milieu des bruits de vaisselle.

— Et la fiancée, elle est jolie ?

— Une beauté de premier ordre ! Blonde, svelte...

— Eh bien, dis donc !

À ce moment-là, il y eut un grand coup contre la porte. D'un air sombre, je m'arrosai d'eau et tendis l'oreille.

— Le docteur, il prend son bain..., dit Aksinia d'un ton chantant.

— Ron... ron... ron..., ronronnait une voix de basse.

— Il y a une lettre pour vous, docteur ! piailla Aksinia dans le trou de la serrure.

— Passe-la-moi par la porte.

Tout recroquevillé, je sortis du baquet en maudissant le sort et pris la petite enveloppe légèrement humide des mains d'Aksinia.

« Des clous ! Je ne bougerai pas de là. Je suis aussi un homme, après tout ! » me dis-je, sans grande conviction, tout en décachetant la lettre dans le baquet.

Cher Collègue (énorme point d'exclamation) Je vous pr (raturé)
Je vous demande instamment de venir de toute urgence. Par
suite d'un coup sur la tête, une femme a eu une hémorragie de la
cavit (raturé) du nez et de la bouche. Elle est sans connaissance.
Je ne m'en sors pas. Je vous le demande instamment. Les
chevaux sont excellents. Le pouls est mauvais. Il y a du
camphre. Docteur (signature illisible).

« Je n'ai vraiment pas de chance dans la vie », pensai-je tristement, en regardant le bois brûler dans le poêle.

— C'est un homme, qui a apporté cette lettre ?

— Oui.

— Qu'il entre !

Il entra, et je crus voir un Romain de l'Antiquité, à cause de ce casque splendide qu'il portait pardessus son bonnet rabattu sur les oreilles. Il était enveloppé d'une pelisse en peau de loup ; un petit courant d'air froid m'assaillit.

— Pourquoi portez-vous un casque ? demandai-je, dissimulant sous un drap de bain mon corps à moitié lavé.

— Je suis pompier à Chalométiévo. Nous avons là-bas une équipe de pompiers..., répondit le Romain.

— Le docteur qui a écrit, qui est-ce ?

— C'est un invité de notre agronome. Un jeune médecin. Il nous est arrivé un malheur, un vrai malheur...

— Qui est cette femme ?

— La fiancée de l'employé.

Aksinia, derrière la porte, laissa échapper une exclamation.

— Qu'est-il arrivé ?

On entendait le corps d'Aksinia se coller à la porte.

— Hier, c'était le jour des fiançailles, et après les fiançailles, l'employé a voulu lui faire faire un tour de traîneau. Il a attelé un trotteur, l'a fait asseoir et s'est dirigé vers le portail. Or, le trotteur est parti d'un coup et la fiancée a basculé, le front contre le jambage. Et elle est tombée. C'est un tel malheur, qu'il est impossible de l'exprimer... On ne quitte pas l'employé d'une semelle, de peur qu'il se pendre. Il est devenu fou.

— Je prends mon bain, dis-je d'une voix plaintive, pourquoi donc ne l'a-t-on pas amenée ici ?

Et, ce disant, je m'arrosai la tête, et le savon s'en alla dans le baquet.

— C'est impensable, sauf votre respect, monsieur le docteur, dit-il avec feu, en joignant pieusement les mains, c'est absolument impossible. La jeune fille va mourir.

— Et comment irons-nous, s'il vous plaît ? Et la tempête !

— Elle s'est apaisée. Vraiment, monsieur, tout à fait apaisée. Ce sont de bons chevaux, attelés en flèche. Nous y serons dans une heure...

Après un gémissement résigné, je sortis du baquet. Avec rage, je m'aspergeai de deux seaux d'eau, puis accroupi devant la gueule du poêle, je fourrai plusieurs fois ma tête à l'intérieur, pour me sécher au moins un peu.

« Une pneumonie, je vais attraper, à tous les coups, une pneumonie striduleuse, après une telle sortie ! Mais, surtout, que vais-je en faire de cette jeune fille ? Ce médecin, rien que sa lettre le montre, a encore moins d'expérience que moi. Je ne sais rien, mais en six mois, j'ai acquis un peu de pratique, alors que lui, même pas. C'est clair, il sort juste de l'université. Et il me prend pour quelqu'un d'expérimenté... »

Plongé dans mes pensées comme je l'étais, je n'avais même pas remarqué que je m'étais déjà habillé. L'opération n'était pas des plus simples : un pantalon et une blouse, des bottes de feutre, par-dessus la blouse une veste de cuir, puis un manteau et une pelisse en peau de mouton, un bonnet de fourrure, un sac avec de la caféine, du camphre, de la morphine, de

l'adrénaline, des pinces hémostatiques, de la gaze stérilisée, une seringue, une sonde, un revolver, des cigarettes, des allumettes, une montre, un stéthoscope.

Cela ne me parut nullement effrayant malgré la nuit tombante ; le jour s'enfuyait déjà lorsque nous passâmes la dernière maison. Il neigeait, semblait-il, un peu moins fort. En oblique, dans un seul sens, sur ma joue droite. Le pompier, telle une montagne, me dissimulait la croupe du premier cheval. Les chevaux prirent effectivement une bonne allure, ils s'élancèrent, et le petit traîneau commença à se jeter dans les ornières. Je m'allongeai à l'intérieur, me réchauffant aussitôt, pensai à la pneumonie striduleuse, à une éventuelle fêlure intérieure de l'os du crâne de la jeune fille et à la pénétration possible d'une esquille dans le cerveau...

— Ce sont les chevaux des pompiers ? demandai-je à travers mon col en peau de mouton.

— Ouais... wou..., grommela le cocher sans se retourner.

— Et le docteur, que lui a-t-il fait ?

— Lui... wou-ou..., en fait, il a étudié les maladies vénériennes, wou... wou-ou...

« Wou... wou... », gronda la tempête dans le petit bois, puis elle siffla par le côté, et il y eut une rafale... Je commençai à être balancé, balancé, balancé... jusqu'à ce que je me retrouve aux bains Sandounovskié [10], à Moscou. Alors, avec ma pelisse, dans le vestiaire, je me sentis couvert de transpiration. Puis, une torche s'alluma, on laissa entrer du froid, j'ouvris les yeux et vis briller un casque écarlate, je crus qu'il y avait un incendie... Puis je me réveillai et compris que nous étions arrivés. Je me trouvais devant le perron d'un bâtiment blanc à colonnes, apparemment du temps de Nicolas I^{er}. Alentour, les ténèbres profondes. Des pompiers vinrent m'accueillir, et une flamme dansait au-dessus de leur tête. Je sortis alors ma montre de l'ouverture de ma pelisse et vis : cinq heures. Par conséquent, nous avions voyagé non pas une heure, mais deux heures et demie.

— Vous me redonnez les chevaux tout de suite, dis-je.

— À vos ordres, répondit le cocher.

À moitié endormi, trempé dans mon blouson de cuir comme dans une compresse, j'arrivai dans l'entrée. La lumière d'une lampe jaillit sur le côté, un faisceau tomba sur le sol coloré. C'est alors que surgit, les cheveux clairs, le regard traqué, un jeune homme portant un pantalon aux plis

repassés de frais. Sa cravate blanche à pois noirs était mise de travers, son plastron saillait comme une bosse, mais son veston était impeccable, flambant neuf, et les plis semblaient métalliques.

L'homme leva les bras au ciel, se cramponna à ma pelisse, me secoua, se serra contre moi et se mit à pousser de petits cris :

— Mon cher... docteur... vite... elle est en train de mourir. Je suis le meurtrier.

Il jeta un coup d'œil sur le côté, ouvrit des yeux sévères et sombres, et déclara je ne sais trop à qui :

— Je suis un meurtrier, voilà.

Puis il éclata en sanglots, saisit ses cheveux clairsemés, les tira avec force et je m'aperçus qu'il s'arrachait véritablement des mèches, en les enroulant sur ses doigts.

— Arrêtez, lui dis-je, en lui serrant le bras.

Quelqu'un l'entraîna. Des femmes sortirent en toute hâte.

On m'enleva ma pelisse et, en suivant les petits tapis [11] disposés pour la fête, l'on me conduisit jusqu'à un lit blanc. Se levant de sa chaise, un tout jeune médecin vint à ma rencontre. Ses yeux étaient tourmentés, désespérés. L'espace d'un instant, quand il vit que j'étais aussi jeune que lui, de l'étonnement passa dans son regard. En gros, nous ressemblions à deux portraits d'un même visage, et de plus, au même âge. Mais ensuite, il se réjouit si fort de me voir qu'il exultait.

— Comme je suis content... cher collègue... voilà... voyez-vous, le poulx faiblit. À vrai dire, je suis vénérologue [12]. Je suis terriblement content que vous soyez venu...

Sur la table, il y avait une seringue sur un morceau de gaze, ainsi que quelques ampoules pleines d'une huile jaune. Les pleurs de l'employé nous parvenaient par la porte que quelqu'un vint fermer, la silhouette d'une femme vêtue de blanc apparut dans mon dos. La chambre était plongée dans la pénombre, on avait recouvert le côté de la lampe d'un chiffon vert. Dans cette ombre verdâtre, un visage de papier mâché reposait sur l'oreiller. Des cheveux clairs pendaient en mèches, tout en désordre. Le nez était pincé et les narines bouchées par un coton rougi de sang.

— Le poulx..., me murmura le médecin.

Je pris le bras inanimé, y posai mes doigts d'un geste déjà habituel, et tressaillis. Sous mes doigts, je sentis trembler à petits coups, rapidement, puis tout retomba et il n'y eut plus qu'un fil. Comme chaque fois que je

vois la mort en face, quelque chose se glaça en moi, au creux de l'estomac. Je la déteste. J'eus encore le temps de briser l'extrémité d'une ampoule et d'aspirer l'huile épaisse dans ma seringue. Mais je piquai machinalement, et c'est en vain que j'enfonçai l'aiguille sous la peau du bras de la jeune fille.

Son maxillaire inférieur fut pris de convulsions, comme si elle s'étranglait, puis il retomba, son corps se contracta sous la couverture, comme figé, puis il se relâcha. Et le dernier fil s'évanouit entre mes doigts.

— Elle est morte, dis-je à l'oreille du médecin.

La silhouette blanche aux cheveux gris tomba sur la couverture bien tirée, se serra contre elle et se mit à trembler.

— Doucement, doucement, dis-je à l'oreille de la femme vêtue de blanc, alors que le médecin louchait vers la porte avec une expression douloureuse.

— Il me rend malade, dit-il tout bas.

Nous décidâmes alors ensemble notre plan d'action : laisser la mère pleurer dans la chambre, ne rien dire à personne et emmener l'employé dans une pièce à l'écart.

Là, je lui dis :

— Si vous ne vous laissez pas faire une piqûre, nous ne pouvons pas travailler. Vous nous gênez et nous empêchez d'agir !

Alors, il accepta ; il ôta son veston en pleurant doucement ; nous roulâmes la manche de sa belle chemise de fiançailles et fîmes une injection de morphine. Le médecin retourna auprès de la morte, soi-disant pour la soigner, quant à moi, je restai avec l'employé. La morphine agit plus rapidement que prévu. Un quart d'heure plus tard, gémissements et pleurs se faisaient de plus en plus faibles, incohérents, et l'employé commença à somnoler. Puis, posant son visage éploré dans ses bras, il s'endormit. Remue-ménage, pleurs, murmures, cris étouffés, il n'entendait rien de tout cela.

— Ecoutez, cher collègue, il serait dangereux de partir. Vous risquez de vous perdre, me disait le médecin à voix basse, dans l'entrée, restez, passez la nuit ici...

— Non, je ne peux pas. Je dois partir coûte que coûte. On m'a promis de me ramener tout de suite.

— Oui, ils vous ramèneront, mais réfléchissez...

— J'ai trois cas de typhoïde que je ne peux pas abandonner. Je dois les voir cette nuit.

— Mais je vous préviens...

Il me fit boire de l'alcool qu'il coupa avec de l'eau et là, dans l'entrée même, je mangeai un morceau de jambon. Mon ventre se réchauffa et la tristesse s'estompa un peu dans mon cœur. J'allai une dernière fois dans la chambre, regardai la morte, passai voir l'employé, laissai une ampoule de morphine au médecin et, bien emmitouflé, je sortis sur le perron.

Là, la tempête sifflait, les chevaux avaient courbé la tête, la neige les fouettait. Une torche vacillait.

— Et le chemin, vous le connaissez ? demandai-je en me couvrant bien la bouche.

— Pour ça oui, répondit tristement le cocher (il ne portait plus de casque), mais vous auriez dû rester...

Et jusque dans les rabats de son bonnet de fourrure, on pouvait voir qu'il mourait d'envie de ne pas partir.

— Il faut rester, ajouta un deuxième, une torche très vive à la main, dehors, c'est pas bien beau.

— Douze kilomètres..., commençai-je à marmonner d'un air sombre, nous y arriverons. J'ai des malades graves...

Et je grimpai dans le petit traîneau.

J'avoue ne pas avoir ajouté que la seule pensée de rester dans cette maison où régnait le malheur, où j'étais impuissant et inutile, me semblait insupportable.

Le cocher se laissa tomber, sans plus d'espoir, sur son siège, se redressa — une secousse, et nous passâmes rapidement le portail. La torche disparut, comme évanouie ou bien éteinte. Cependant, un instant plus tard, je m'intéressai à autre chose. Me retournant avec difficulté, je constatai que non seulement la torche n'était plus visible, mais que Chalométiévo, avec tous ses bâtiments, s'était perdu comme dans un rêve. Cela me saisit désagréablement.

« Eh bien, mon vieux... » pensai-je ou marmonnai-je. Je sortis le nez un instant et le recachai aussitôt, tellement il faisait mauvais. Le monde entier était comme une pelote que l'on déviderait dans tous les sens.

L'idée de retourner me traversa l'esprit. Mais je la repoussai, m'installai plus profond dans le foin, au fond du traîneau, comme dans une barque, me recroquevillai et fermai les yeux. Aussitôt, le chiffon vert sur la lampe et le

visage blanc resurgirent. Soudain, tout devint clair : « C'est une fracture de la base du crâne... Oui, oui, oui... Ouais, ouais... c'est bien ça ! » La certitude que mon diagnostic était juste me parut éclatante. Le trait de génie. Oui mais, à quoi bon ? À présent, cela ne sert à rien et, auparavant, cela n'aurait servi à rien non plus. Qu'aurais-je fait de cette fracture ! Quel destin horrible ! Comme il est absurde et terrible de vivre en ce monde ! Que va-t-il se passer, maintenant, chez l'agronome ? La seule pensée en est douloureusement triste ! Puis, je me mis à m'apitoyer sur mon propre sort : « Qu'elle est difficile, ma vie ! En ce moment, les gens sont en train de dormir, les poêles sont bien chauds et une fois de plus, moi, je n'ai même pas pu me laver. La tempête m'emporte, comme une feuille. Et voilà, je vais arriver chez moi, et peut-être va-t-on me conduire à nouveau quelque part. Je vais bien attraper une pneumonie et mourir ici... » Après m'être apitoyé sur moi-même, je sombrai dans les ténèbres ; combien de temps, je l'ignore. Je ne me retrouvai pas aux bains, cette fois, au contraire, j'eus froid. De plus en plus froid.

Lorsque j'ouvris les yeux, je vis un dos tout noir ; ce n'est qu'après que je réalisai que nous ne bougions pas, que nous étions arrêtés.

— Nous sommes arrivés ? demandai-je, en écarquillant mes yeux encore troubles.

Le cocher, tout noir, eut un mouvement plein de tristesse, et descendit soudain ; il me sembla qu'on le faisait tourner dans tous les sens, et il déclara sans aucun respect :

— Arrivés... Il fallait écouter ce qu'on vous disait... À quoi ça ressemble ! Nous allons y rester, et les chevaux aussi...

— Nous n'avons pas pu perdre le chemin ?

Mon dos se glaça.

— Et quel chemin, s'il te plaît ? répliqua le cocher d'une voix affligée. Maintenant, c'est le monde entier, le chemin. Nous allons mourir pour des prunes... Quatre heures que nous sommes en route, mais vers où... Je vous demande un peu...

Quatre heures. Je commençai à m'agiter, trouvai ma montre, sortis des allumettes. À quoi bon ? Cela ne servait à rien, pas une seule allumette ne donna d'étincelle. On frotte une allumette, elle s'allume – et la flamme est aussitôt happée.

— Environ quatre heures, je te dis, proféra le cocher d'un ton funèbre, que faire à présent ?

— Mais où sommes-nous maintenant ?

Ma question était tellement stupide que le cocher ne jugea pas utile d'y répondre. Il se tournait de tous côtés mais, par moments, il me semblait qu'il était immobile et que c'était moi qui tournais dans le traîneau. Je m'extirpai de là-dedans et m'aperçus aussitôt que, près du patin, j'avais de la neige jusqu'aux genoux. Le cheval de queue s'enfonçait jusqu'au ventre dans une congère. Sa crinière pendait comme les cheveux d'une femme nue.

— Ils se sont arrêtés tout seuls ?

— Oui. Elles sont épuisées, ces bêtes-là...

Des récits me revinrent soudain en mémoire et, je ne sais pourquoi, j'en voulus à Léon Tolstoï.

« Il était bien à l'aise à Iasnaïa Poliana [13], pensais-je, on ne le conduisait certainement pas auprès des mourants... »

J'eus un sentiment de pitié pour le pompier et pour moi-même. Puis, de nouveau, j'éprouvai un accès de peur sauvage. Mais je l'étouffai au fond de ma poitrine.

— C'est de la lâcheté..., marmonnai-je entre mes dents.

Une bouillante énergie s'éveilla alors en moi.

— Ecoutez, mon vieux, dis-je, sentant mes dents se glacer, il ne faut pas se laisser abattre, sinon nous y resterons pour de bon. Ils se sont arrêtés un moment, ils se sont reposés, on doit continuer. Allez-y, tenez la bride du cheval de tête, et moi je conduirai. Il faut sortir, sinon nous serons ensevelis.

Les rabats du bonnet de fourrure avaient un air désespéré, mais malgré tout, le cocher avança. Clopinant, tombant, il atteignit le premier cheval. Notre attelage me sembla d'une longueur infinie. La silhouette du cocher devint floue dans mes yeux, dans mes yeux où tombait la neige poudreuse de la tempête.

— Hu-ue ! gémit le cocher.

— Hue ! Hue ! criai-je, en faisant claquer les rênes.

L'attelage s'ébranla tout doucement, commença à patauger. Le traîneau tanguait comme sur des vagues. Le cocher, tantôt très grand, tantôt tout petit, se débrouillait pour avancer.

Nous continuâmes ainsi environ un quart d'heure, jusqu'à ce qu'enfin je sente les grincements du traîneau se faire plus réguliers. La joie afflua en moi quand je vis apparaître les sabots arrière du cheval.

— Ce n'est pas profond, voilà le chemin ! criai-je.

— Ho... ho..., répondit le cocher.

Il s'approcha de moi en clopinant et, d'un seul coup, il fut plus grand.

— Ça semble le chemin, déclara joyeusement le pompier, avec une roulade dans la voix. Pourvu que nous ne nous perdions pas de nouveau... peut-être...

Nous reprîmes chacun notre place. Les chevaux allèrent avec plus d'entrain. La tempête de neige s'était comme recroquevillée, elle avait commencé à faiblir, me sembla-t-il. Mais au-dessus, sur les côtés, il n'y avait rien, si ce n'est cette purée de pois. Ce n'était plus précisément l'hôpital que j'espérais atteindre. J'avais envie d'arriver, n'importe où. Il doit bien conduire à un endroit habité, ce chemin.

Les chevaux tirèrent brusquement les traits et accélérèrent l'allure. Je m'en réjouis, sans en connaître encore la cause.

— Ils ont peut-être senti une maison ? demandai-je.

Le cocher ne me répondit pas. Me soulevant dans le traîneau, je me mis à scruter l'horizon. Un son étrange, plein de tristesse et de méchanceté, s'éleva quelque part dans les ténèbres, mais il se tut rapidement. Je ne sais pourquoi, j'eus une sensation désagréable et je revis l'employé, avec sa façon de pleurnicher d'une voix grêle, la tête dans ses bras. Soudain, je distinguai à ma droite un point sombre qui, en grandissant, prit la forme d'un chat noir. Puis il grandit encore et se rapprocha. Le pompier se retourna tout à coup vers moi, je vis trembler sa mâchoire, et il demanda :

— Vous avez vu, monsieur le docteur ?...

Un des chevaux se jeta sur la droite, l'autre sur la gauche ; l'espace d'un instant, le pompier pesa de tout son poids sur mes genoux, poussa une exclamation, se redressa, trouva un point d'appui, tira sur les rênes. Les chevaux s'ébrouèrent, s'emballèrent. Ils soulevaient, projetaient des morceaux de neige, avançaient d'un pas régulier, frissonnaient.

Un frisson me parcourut aussi le corps à plusieurs reprises. Une fois remis, je fourrai la main dans mon sein, en retirai mon revolver, tout en me maudissant d'avoir oublié chez moi le second chargeur. Mais enfin, si je ne voulais pas passer la nuit là-bas, pourquoi donc n'ai-je pas emporté une torche ? ! Je vis en pensée, dans le journal, un bref communiqué nous concernant, moi et ce malheureux pompier.

Le chat grandit, se transformant en chien, et vint rouler non loin du traîneau. Me retournant, je vis, toute proche derrière nous, une seconde créature à quatre pattes. Je peux jurer qu'elle avait des oreilles pointues et

se déplaçait facilement derrière le traîneau, comme sur un parquet. Il y avait dans sa course quelque chose de menaçant et d'insolent. « Une meute ou seulement deux ? » pensai-je, et le mot « meute » me fit l'effet d'un jet d'eau bouillante sous ma pelisse, mes doigts de pied se dégelèrent.

— Accroche-toi et retiens les chevaux, je vais tirer, dis-je d'une voix qui n'était pas ma voix habituelle, mais celle d'un inconnu.

Le cocher, pour toute réponse, se contenta de pousser une exclamation et de rentrer la tête dans les épaules. Quelque chose brilla devant mes yeux et retentit, assourdissant. Puis une seconde fois et une troisième. Je ne me souviens pas combien de temps je pus rester ainsi secoué au fond du traîneau. J'entendis l'ébrouement perçant et profond des chevaux, je serrais mon revolver, je m'étais heurté la tête contre quelque chose, je tentais d'émerger du foin et, mort de peur, je pensais que j'allais sentir soudain sur ma poitrine un énorme corps noueux. Je voyais déjà en pensée mes intestins déchirés...

C'est alors que le cocher se mit à hurler :

— Oh là, là... oh... le voilà... le voilà... Oh, mon Dieu... Vas-y, vas-y...

Je finis par venir à bout de cette lourde peau de mouton et, les bras dégagés, je me levai. Ni derrière, ni sur les côtés, il n'y avait d'animal noir. De petits flocons tombaient, raisonnablement, et dans ce voile fin, il scintillait, l'œil le plus charmant, l'œil que je reconnaîtrais entre mille, que je reconnaissais même à présent : le réverbère de mon hôpital. Une masse sombre s'élevait derrière lui. « Beaucoup plus beau qu'un palais », pensai-je et, soudain en extase, je tirai à deux reprises encore les balles de mon revolver, vers l'arrière, là-bas où avaient disparu les loups.

Le pompier se tenait au milieu de l'escalier qui relie les deux niveaux de l'admirable appartement du médecin, moi, j'étais en haut de cet escalier, et Aksinia, en peau de mouton, en bas.

— Pour tout l'or du monde, commença le cocher, ne referai pas...

Il n'acheva pas sa phrase, avala d'un trait de l'alcool dilué, grogna bruyamment, se retourna vers Aksinia et ajouta, en écartant les bras autant que le lui permettait sa constitution : « grand comme ça... ».

— Elle est morte ? On ne l'a pas sauvée ? me demanda Aksinia.

— Oui, elle est morte, répondis-je avec indifférence.

Un quart d'heure plus tard, tout s'était tu. En bas, la lumière s'était éteinte. Je restai seul en haut. Je fus pris d'un rire convulsif, je ne sais pourquoi : je déboutonnai ma blouse, puis la reboutonnai, je m'approchai

du rayon de livres, pris un volume de chirurgie, pour regarder quelque chose sur les fractures de la base du crâne, et repoussai le livre.

Lorsque, déshabillé, je me glissai sous la couverture, un frisson me parcourut l'espace d'un instant, puis il s'évanouit et la chaleur me traversa tout le corps.

— Pour tout l'or du monde, marmonnai-je à moitié endormi, jamais plus je n'ir...

« Tu iras... oui, tu iras... », siffla la tempête, moqueuse. Elle passa sur le toit dans un bruit de tonnerre, puis elle chanta dans la cheminée, s'envola, crissa derrière la fenêtre, disparut.

« Vous irez... vous-i-rez... », rythmait la pendule, mais de plus en plus loin, de plus en plus loin...

Et plus rien. Le silence. Le sommeil.

Les ténèbres sur le pays d'Égypte

Où est donc le reste du monde, le jour de mon anniversaire ? Où sont les réverbères électriques de Moscou ? Les gens ? Le ciel ? Au-delà des fenêtres, il n'y a rien ! Les ténèbres...

Nous sommes coupés du monde. Les premiers réverbères à pétrole sont à neuf kilomètres d'ici à la gare. Là-bas, un pauvre réverbère doit scintiller, étouffé par la tempête. L'express de Moscou va passer à minuit dans un hurlement et il ne s'arrêtera même pas : que lui importe cette gare oubliée ensevelie dans la tourmente. À moins que la voie ne soit enneigée.

Les premiers réverbères électriques, on les trouve au chef-lieu, à quarante kilomètres. Là-bas, la vie est un délice. Il y a un cinéma, des magasins. Au moment où, dans la campagne, la neige hurle et tombe à gros flocons, sur l'écran, peut-être, un roseau flotte, des palmiers se balancent, une île tropicale danse...

Et nous, nous sommes seuls.

— Les ténèbres sur le pays d'Égypte, remarqua l'infirmier Démian Loukitch, en soulevant le store.

L'expression est solennelle, mais très bien sentie. C'est exactement ça : sur le pays d'Égypte.

— Encore un petit verre, proposai-je. (Oh, ne nous blâmez pas ! Vous savez, médecin, infirmier, les deux sages-femmes, nous sommes aussi des êtres humains ! Durant de longs mois, nous ne voyons personne, si ce n'est des centaines de malades. Nous travaillons, nous sommes ensevelis sous la neige. Ne nous serait-il pas permis, le jour de l'anniversaire du médecin, de boire, sur sa prescription, deux petits verres d'alcool dilué, et de les faire glisser avec des sprats de la région ?)

— À votre santé, docteur ! dit Démian Loukitch bien sincèrement.

— Nous vous souhaitons de vous habituer parmi nous ! dit Anna Nikolaïevna ; et elle trinquait en rajustant sa robe du dimanche à ramages.

La seconde sage-femme, Pélagie Ivanovna, trinquait, avala bruyamment une gorgée et s'accroupit aussitôt pour remuer le tisonnier dans le poêle. L'éclat du feu passa sur nos visages, l'alcool réchauffait la poitrine.

— Je ne saisis décidément pas, commençai-je tout excité, en regardant la gerbe d'étincelles qu'avait fait jaillir le tisonnier, ce que cette bonne femme a bien pu faire avec la belladone. Un vrai cauchemar !

Des sourires apparurent sur les visages de l'infirmier et des sages-femmes.

En fait, voilà ce dont il s'agissait : aujourd'hui, à la consultation du matin, une bonne femme rougeaude d'une trentaine d'années se faufila dans mon cabinet. Elle salua la table gynécologique qui se trouvait derrière moi, puis, tirant de son sein un flacon à large goulot, obséquieuse, elle commença d'un ton chantant :

— Je vous remercie, monsieur le docteur, pour les gouttes. Elles ont déjà agi, bien agi !... Donnez-m'en encore un petit bocal.

Je lui pris le flacon des mains, jetai un coup d'œil sur l'étiquette, et tout se pétrifia dans mes yeux. L'étiquette portait une inscription de la large écriture de Démian Loukitch. « Tinct. Belladone... » [14], etc. « 16 décembre 1917 ».

En d'autres termes, j'avais prescrit, hier, à cette bonne femme, une dose assez importante de belladone, et aujourd'hui, jour de mon anniversaire, le 17 décembre [15], la bonne femme arrive avec le flacon vide en me demandant de la renouveler.

— Tu... tu... tu as tout avalé, hier ? demandai-je d'une voix bizarre.

— Tout, cher docteur, tout, chantait la bonne femme d'une voix douce, que Dieu vous accorde la santé pour ces gouttes... Un demi-bocal en arrivant et un demi-bocal en me couchant. Disparu, comme par enchantement...

Je m'appuyai à la table gynécologique.

— Je t'avais prescrit combien de gouttes ? commençai-je d'une voix étouffée, cinq gouttes, t'avais-je... Mais où as-tu donc la tête, ma petite ? Toi, tu... moi...

— Par Dieu, je les ai prises ! disait-elle, pensant que je ne croyais pas qu'elle s'était soignée avec ma belladone.

Je saisis ses joues rouges dans mes mains et commençai à examiner ses pupilles. Mais elles n'avaient rien de particulier. Assez jolies, absolument normales. Son pouls, lui aussi, était parfait. On ne relevait, chez cette femme, strictement aucun symptôme d'empoisonnement par la belladone.

— Cela ne se peut pas !... commençai-je ; puis je me mis à hurler : Démian Loukitch !!!

Démian Loukitch, en blouse blanche, émergea du couloir de la pharmacie.

— Venez admirer, Démian Loukitch, ce que cette beauté a fait ! Je n'y comprends rien...

Devinant qu'elle avait fait quelque chose de mal, la femme, apeurée, tournait la tête en tous sens.

Démian Loukitch se saisit du flacon, le renifla, le tourna et le retourna dans ses mains et déclara sévèrement :

— Toi, ma belle, tu racontes des histoires. Tu ne l'as pas pris, ce médicament !

— Par D..., commença la femme.

— Ecoute, mon petit ! N'essaie pas de nous rouler, dit Démian Loukitch avec un rictus sévère, nous comprenons parfaitement. Avoue, à qui as-tu fait avaler ces gouttes ?

La femme leva ses pupilles normales vers le plafond bien blanchi et se signa.

— Que je...

— Assez, arrête..., bougonna Démian Loukitch.

Et il me dit :

— C'est bien là leur manière d'agir, docteur. Une artiste de ce genre arrive à l'hôpital, on lui prescrit un médicament, et de retour au village, elle va régaler toutes les paysannes du coin.

— Voyons, monsieur l'infirmier...

— Ça suffit ! interrompit l'infirmier, il y a huit ans que je suis ici. Je suis au courant. Elle a distribué le flacon dans toutes les maisons, c'est l'évidence, continua-t-il à mon adresse.

— Donnez-m'en encore de ces gouttes, demanda la femme d'une voix caressante.

— Que non, ma petite dame, répondis-je, en m'essuyant le front, tu n'auras plus l'occasion d'en prendre, de ces gouttes. Ton ventre va mieux ?

— Bien mieux ; c'est parti, comme ça !...

— Eh bien, voilà qui est parfait. Je vais t'en prescrire d'autres, elles sont très bonnes aussi.

Je lui prescrivis de la valériane et elle partit, déçue.

C'est de cet incident que nous discutons, le jour de mon anniversaire, chez moi, dans l'appartement du médecin, alors que, dehors, la tempête accrochait ses ténèbres d'Égypte à la fenêtre, comme un lourd rideau.

— Seulement, disait Démian Loukitch, mâchant délicatement un petit poisson à l'huile, seulement, nous, nous sommes déjà habitués ici. Mais vous, cher docteur, après l'université, après la capitale, il faudra vraiment vous y faire. C'est un trou perdu !

— Oh oui, quel trou ! répéta Anna Nikolaïevna en écho.

La tempête de neige poussa un long hurlement dans la cheminée, soupira derrière les murs. Un reflet pourpre tomba sur la tôle sombre, près du poêle. Béni soit le feu qui réchauffe le personnel médical, dans les trous de province !

— N'avez-vous pas entendu parler de votre prédécesseur, Léopold Léopoldovitch ? demanda l'infirmier qui se mit à fumer après avoir courtoisement offert une cigarette à Anna Nikolaïevna.

— C'était un médecin remarquable ! dit Pélagie Ivanovna avec enthousiasme, ses yeux brillants fixés sur le feu bienfaisant.

Son peigne des grands jours, avec ses fausses pierres, s'enflammait et s'éteignait dans ses cheveux noirs.

— Oui, une personnalité d'exception, assura l'infirmier. Les paysans l'adoraient littéralement. Il savait les prendre. Se faire opérer chez Lipontii – d'accord ! Ils l'appelaient Lipontii Lipontiévitch, et non Léopold Léopoldovitch. Ils avaient confiance en lui. Mais, aussi, il savait leur parler. Tenez, un exemple ; un jour, son ami Fiodor Kosoï de Doultsevo arrive à la consultation. “Eh bien, voilà, Lipontii Lipontiévitch, dit-il, j'ai la poitrine prise, j'ai du mal à respirer. Et, en plus, c'est comme si ça me grattait dans le gosier.”

— Laryngite, dis-je machinalement, habitué déjà depuis un mois de rapidité folle aux diagnostics éclairs de la campagne.

— Exactement. “Bon, dit Lipontii, je vais te donner un remède. Dans deux jours, tu seras sur pieds. Voilà des petits cataplasmes français. Tu vas t'en coller un sur le dos, entre les épaules, et un autre sur la poitrine. Tu les gardes dix minutes, et tu les enlèves. En avant ! Exécution !” L'autre prit les cataplasmes et partit. Deux jours après, il se présente à la consultation.

“Qu’y a-t-il ?” demande Lipontii. Et Kossoï de répondre : “Il y a, Lipontii Lipontitch, que vos cataplasmes ne m’ont rien fait du tout. – Tu racontes des histoires ! répondit Lipontii. Ce n’est pas possible que les cataplasmes français ne fassent rien ! Tu ne les as peut-être pas appliqués ? – Comment ça, je ne les ai pas appliqués, dit-il, maintenant encore, j’en ai un...” Sur ce, il tourne le dos, et sur sa peau de mouton, un cataplasme, collé !...

Je partis d’un éclat de rire. Pélagie Ivanovna eut un petit rire pointu et s’acharna sur une bûche avec le tisonnier.

— Comme vous voulez, c’est une bonne histoire, dis-je, mais ce n’est pas possible !

— Une bon-ne histoi-re ? ! Une histoire ? ! s’exclamèrent les sages-femmes à qui mieux mieux.

— Mais non, monsieur, dit l’infirmier avec obstination. Ici, vous savez, toute la vie est faite de bonnes histoires de ce genre... Ici, nous avons de telles choses...

— Et le sucre ? ! s’exclama Anna Nikolaïevna. Racontez l’histoire du sucre, Pélagie Ivanovna !

Pélagie Ivanovna ferma la porte du poêle et commença, les yeux baissés :

— J’arrive à ce même Doultsévo pour un accouchement...

— Ce Doultsévo, un fameux endroit ! ne put s’empêcher de dire l’infirmier.

Et il ajouta :

— Désolé ! Continuez, chère collègue.

— Alors, bien entendu, j’examine, continuait la collègue Pélagie Ivanovna ; je sens sous mes doigts quelque chose de bizarre dans le vagin... soit de la poudre, soit de petits morceaux... Et ce quelque chose, c’était : un morceau de sucre !

— Encore une bonne histoire ! remarqua Démian Loukitch d’un ton triomphant.

— Euh !... Attendez... Je ne comprends rien...

— Une matrone ! répondit Pélagie Ivanovna. Les bons conseils d’une guérisseuse. Les couches sont difficiles, dit-elle. Le bébé refuse de venir au monde. Par conséquent, il faut l’attirer. Et les voilà en train de l’attirer avec une sucrerie !

— Quelle horreur ! dis-je.

— On donne des cheveux à mâcher aux femmes en couches, dit Anna Nikolaïevna.

— Pourquoi ? !

— Dieu seul le sait ! Trois ou quatre fois, on nous a amené des femmes pour un accouchement. Une malheureuse était allongée et crachait. Sa bouche était absolument remplie de crins. Une superstition prétend que l'accouchement sera plus facile...

Les yeux des sages-femmes se mirent à briller sous l'effet des souvenirs. Nous restâmes longtemps près du feu à boire du thé et j'écoutais, comme fasciné. L'histoire de Pélagie Ivanovna qui, lorsqu'il est nécessaire de transporter une femme de son village chez nous, à l'hôpital, doit toujours passer en queue avec son traîneau, pour éviter qu'ils ne changent d'avis et ne remettent la femme entre les mains de la guérisseuse. L'histoire arrivée un jour à une femme que l'on avait suspendue au plafond par les pieds, afin que le bébé, qui se présentait de façon anormale, se retourne. Celle de la matrone de Korobov qui, ayant entendu dire que les médecins rompaient la poche des eaux, découpa toute la tête du bébé avec un couteau de cuisine, à tel point qu'il fut impossible de sauver l'enfant, même à un homme habile et renommé comme Lipontii, et déjà beau qu'il ait pu au moins sauver la mère. Celle...

On avait fermé depuis longtemps la porte du poêle. Mes invités avaient regagné leur bâtiment. Je voyais luire encore une faible lumière à la petite fenêtre d'Anna Nikolaïevna, puis elle s'éteignit. Tout disparut. À la tempête de neige vint se mêler le soir de décembre le plus sombre, et le rideau noir me déroba le ciel et la terre.

J'arpentais mon cabinet, le plancher craquait légèrement sous mes pieds, le poêle de faïence répandait sa chaleur, j'entendais une souris affairée grignoter quelque part.

« Eh bien non, réfléchissais-je, je lutterai contre ces ténèbres d'Égypte, aussi longtemps que le destin me retiendra ici, dans ce trou perdu. Un morceau de sucre... Ça alors !... »

Parmi les rêveries nées à la lumière de la lampe, sous l'abat-jour vert, surgit une énorme ville d'université avec, dans la ville, un hôpital, et, dans cet hôpital, une salle immense, un sol carrelé, des robinets étincelants, des draps blancs stérilisés, un assistant plein de sagesse avec sa petite barbe grisonnante taillée en pointe...

Dans des moments comme celui-ci, un coup frappé à la porte est toujours troublant, effrayant. Je tressaillis...

— Qui est là, Aksinia ? demandai-je, en me penchant à la balustrade de l'escalier intérieur. (L'appartement du médecin comportait deux niveaux : en haut, le cabinet et les chambres, en bas, la salle à manger, une autre pièce dont j'ignorais l'affectation, et la cuisine qui servait en outre de logement à Aksinia, la cuisinière, et à son mari, l'inamovible gardien de l'hôpital.)

Le lourd verrou claqua ; en bas, la lumière d'une petite lampe s'avancait en cadence, un vent froid entra. Puis Aksinia annonça :

— Un malade vient d'arriver...

À vrai dire, je n'en étais pas mécontent. Je n'avais pas encore envie d'aller me coucher et, parmi les souvenirs, les souris qui grignotent, je commençais à me sentir un peu triste, un peu seul. Et, d'autre part, un malade, ce n'était donc pas une femme, ce n'était donc pas le plus terrible, ce n'était pas un accouchement.

— Il peut marcher ?

— Oui, répondit Aksinia dans un bâillement.

— Eh bien, qu'il aille dans mon cabinet.

L'escalier craqua longuement. Quelqu'un de costaud était en train de monter, un homme de forte corpulence. J'étais déjà assis à mon bureau, m'efforçant, dans la mesure du possible, de ne pas laisser transparaître ma vivacité de vingt-quatre ans sous l'enveloppe professionnelle de l'esculape. Ma main droite était posée sur mon stéthoscope, comme sur un revolver. Un personnage en bottes de feutre et peau de mouton se glissa avec peine par la porte. Il tenait un bonnet de fourrure à la main.

— Pourquoi venez-vous si tard, cher monsieur ? demandai-je posément, par acquit de conscience.

— Excusez-moi, monsieur le docteur, répondit le personnage d'une douce et agréable voix de basse, cette tempête, un vrai malheur ! Nous avons été retardés, on n'y peut rien, mais pardonnez-moi, je vous prie.

« Un homme poli », pensai-je avec satisfaction. Ce personnage me plut beaucoup et même sa barbe rousse, fournie, me fit bonne impression. On voyait bien qu'une barbe comme celle-ci bénéficiait d'un certain entretien. Son propriétaire devait la tailler, mais aussi l'enduire de quelque produit dans lequel il n'était pas difficile à un médecin, même depuis peu à la campagne, de deviner la présence d'huile.

— De quoi s'agit-il ? Enlevez votre pelisse. D'où venez-vous ?

Posée sur une chaise, la pelisse avait l'air d'une montagne.

— La fièvre ne cesse de me tourmenter, répondit le malade avec un regard affligé.

— La fièvre ? Ah ! Vous êtes de Doultsévo ?

— En effet. Je suis le meunier.

— Et comment vous tourmente-t-elle ? Expliquez-moi ça.

— Tous les jours, quand vient midi, je commence à avoir mal à la tête, puis c'est la fièvre... Je tremble de fièvre pendant environ deux heures, puis elle tombe.

« Je tiens le diagnostic ! », entendis-je tinter victorieusement dans ma tête.

— Et le reste du temps, vous ne ressentez rien ?

— J'ai les jambes faibles...

— Bon... Déboutonnez-vous. Hum... oui.

Vers la fin de la visite, j'étais enchanté de ce malade. Après les vieilles complètement bouchées, les adolescents terrifiés qui reculent avec effroi devant l'abaisse-langue métallique, après le tour de ce matin avec la belladone, mon regard universitaire se reposait sur le meunier.

Ses propos étaient sensés. Ce n'était en outre pas un illettré, chacun de ses gestes était même imprégné de respect pour cette science que je considère comme ma préférée, la médecine.

— Eh bien, mon ami, dis-je, en tapotant sa poitrine tiède d'une largeur impressionnante, vous avez la malaria. Fièvre intermittente... J'ai en ce moment une chambre entière de libre. Je vous conseille vivement une hospitalisation ici. Nous allons vous mettre, bien sûr, en observation. Je commencerai votre traitement par de la poudre et, si cela ne vous soulage pas, nous vous ferons des piqûres. Nous réussirons. Alors, vous restez ?...

— Je vous remercie mille fois, répondit très poliment le meunier. On nous a parlé de vous. Tout le monde est satisfait. On raconte que vous guérissiez si bien... Je suis d'accord aussi pour les piqûres, pourvu que je me rétablisse.

« C'est vraiment un rayon de lumière dans les ténèbres ! », pensai-je en m'asseyant à mon bureau pour écrire. Le sentiment que j'éprouvais à cet instant était tellement agréable que j'avais l'impression de recevoir la visite de mon propre frère à l'hôpital et non celle d'un meunier inconnu.

Je pris une ordonnance et écrivis :

« Chinini mur. 0,5

D. T. dos. N 10
S. Meunier Khoudov
Une dose de poudre à minuit [16]. »

Et j'apposai une magnifique signature.
Puis sur une autre ordonnance :

« Pélagie Ivanovna, vous recevrez le meunier en chambre 2. Il a la malaria. Une dose de quinine en poudre, comme il se doit, environ quatre heures avant la crise, c'est-à-dire à minuit. Vous avez là une exception ! Un meunier cultivé ! »

Déjà au lit, je reçus des mains d'une Aksinia renfrognée et bâillante un petit mot en réponse :

« Cher docteur. Tout a été fait. Pél. Lbova. »

Et je m'endormis.

...Et je me réveillai.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Qu'y a-t-il ? Quoi, Aksinia ? ! marmonnai-je.

Aksinia était là, se couvrant pudiquement de sa jupe à pois blancs sur fond sombre. Une bougie éclairait en tremblant son visage ensommeillé et troublé.

— Maria accourt à l'instant, Pélagie Ivanovna ordonne de vous appeler immédiatement.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le meunier, à ce qu'elle dit, est en train de mourir dans la chambre 2.

— Qu... quoi ? ! En train de mourir ? Comment ça, en train de mourir ? !

Comme je ne trouvais pas mes pantoufles, mes pieds nus rencontrèrent brusquement le froid du plancher. Je craquai des allumettes et les enfonçai dans le bec de la lampe jusqu'à ce que s'allume une petite flamme bleuâtre. La pendule marquait juste six heures.

— Qu'y a-t-il ?... Mais qu'y a-t-il ? Se pourrait-il que ce ne soit pas la malaria ? ! Que lui arrive-t-il ? Son pouls est parfait...

Cinq minutes plus tard tout au plus, les chaussettes à l'envers, ébouriffé, en veste déboutonnée et bottes de feutre, je traversai rapidement la cour encore plongée dans l'obscurité et entrai en trombe dans la chambre 2.

Le meunier, vêtu seulement du linge de l'hôpital, était assis sur le lit défait, à côté du drap chiffonné. Une petite lampe à pétrole l'éclairait. Sa barbe rousse était hirsute, ses yeux me parurent noirs et énormes. Il chancelait comme s'il était ivre. Il regardait autour de lui avec effroi, avait des difficultés à respirer...

La bouche ouverte, Maria, la garde-malade, regardait son visage cramoisi.

Pélagie Ivanovna, la blouse boutonnée de travers, nu-tête, se précipita à ma rencontre.

— Docteur ! s'exclama-t-elle d'une voix rauque, ce n'est pas de ma faute, je vous le jure ! Qui donc pouvait s'attendre à cela ? Vous-même, vous avez écrit : cultivé...

— De quoi s'agit-il ?

Pélagie Ivanovna leva les bras au ciel :

— Pensez donc, docteur, il a avalé les dix doses de quinine en poudre à la fois ! À minuit.

C'était l'aube un peu trouble d'un jour d'hiver. Démian Loukitch rangeait la sonde stomacale. Ça sentait l'huile de camphre. La cuvette posée sur le plancher était pleine d'un liquide gris sale. Le meunier reposait, épuisé, pâle, couvert d'un drap blanc jusqu'au menton. Sa barbe rousse était toute hérissée. Penché sur lui, je lui tâtai le pouls pour m'assurer qu'il s'en était vraiment sorti.

— Alors, comment ça va ? demandai-je.

— Les ténèbres d'Égypte dans les yeux... A-äie... répondit faiblement le meunier de sa voix de basse.

— Moi aussi ! répliquai-je, irrité.

— Hein ? dit-il. (Il entendait encore mal.)

— Il y a une chose, l'ami, que je voudrais bien que tu m'expliques : Pourquoi as-tu fait cela ? ! criai-je, plus fort, dans son oreille.

Alors la voix de basse sombre et hostile répondit :

— Eh bien, je me dis, à quoi bon lambiner avec vous, une dose de poudre après l'autre ? J'ai tout pris à la fois, et on n'en parle plus.

— C'est monstrueux ! m'exclamai-je.

— Une bonne histoire, monsieur ! répondit l'infirmier, comme perdu dans un songe sarcastique.

« Eh bien, non... je vais lutter. Je vais... Je... » Et après cette nuit difficile, un doux sommeil s'empara de moi. Les ténèbres d'Égypte

s'étirèrent comme un voile... et c'était comme si j'étais moi-même enveloppé dans ce voile... avec une épée, ou bien mon stéthoscope. Je marche... je me bats... Dans ce trou perdu. Mais je ne suis pas seul. Mes troupes marchent aussi : Démian Loukitch, Anna Nikolaievna, Pélagie Ivanovna. Tous en blouse blanche, et toujours de l'avant, de l'avant...

Le rêve, quelle belle chose !...

L'œil volatilisé

Ainsi, une année était passée. Il y a juste un an, j'arrivais dans cette maison. Derrière les fenêtres, c'était le même rideau de pluie qu'aujourd'hui et les dernières feuilles jaunes des bouleaux pendaient tout aussi tristement. Rien ne semblait différent alentour. Mais moi, j'avais profondément changé. Dans cette complète solitude, célébrons donc le soir des souvenirs...

Faisant craquer le plancher, je passai dans ma chambre pour me regarder dans la glace. Oui, la différence est grande. Il y a un an, dans cette glace qui sortait tout juste de ma valise, c'est l'image d'un visage bien rasé qui s'était reflétée. Une raie sur le côté agrémentait alors ma tête de vingt-trois ans. À présent, la raie avait disparu. Mes cheveux étaient rejetés en arrière, sans grande recherche. Une raie ne trouve personne à séduire à trente kilomètres du chemin de fer. La même chose pour mon visage bien rasé. Au-dessus de ma lèvre supérieure s'était fermement installée une petite bande semblable à une brosse à dents dure et jaunie, mes joues avaient pris l'aspect d'une râpe qu'il était bien agréable d'utiliser pour me gratter l'avant-bras pendant mon travail. Voilà le résultat lorsqu'on ne se rase pas trois fois par semaine, mais une fois seulement.

Je lisais un jour quelque part... où, je l'ai oublié... quelque chose à propos d'un Anglais qui se trouvait sur une île déserte. Quelqu'un d'intéressant, cet Anglais. Il resta sur l'île jusqu'à l'hallucination. Et lorsqu'un navire s'approcha et qu'une barque déversa des sauveteurs, lui, l'ermite, les accueillit à coups de revolver, les prenant pour un mirage, pour une farce de ce désert marin. Mais il était rasé. Il se rasait chaque jour, sur son île déserte. Je me souviens de l'extrême respect qu'avait suscité en moi ce noble fils de la Grande-Bretagne. Et en venant ici, j'avais aussi dans ma

valise un Gillette mécanique avec une douzaine de lames, un rasoir à main et un blaireau. J'avais fermement décidé de me raser tous les deux jours, car ce n'était pas pire ici que sur l'île déserte.

Or, par un jour radieux du mois d'avril, j'avais étalé tous ces trésors anglais dans la lumière dorée d'un rayon qui tombait en oblique et je venais juste de figoler ma joue droite jusqu'à la rendre luisante, lorsque Egorytch, piétinant comme un cheval, fit irruption en grosses bottes usées pour m'annoncer qu'un accouchement était en train de se dérouler dans les buissons, au bord de la petite rivière, près de la réserve. Je me souviens avoir essuyé ma joue gauche avec une serviette et m'être précipité dehors en compagnie d'Egorytch. Et, vers la rivière dont l'eau trouble avait monté parmi les bouquets d'osiers dénudés, nous courions tous les trois : la sage-femme avec des pinces hémostatiques, un rouleau de gaze et un flacon d'iode, moi, les yeux égarés, écarquillés ; enfin, derrière, Egorytch. Tous les cinq pas, il s'accroupissait par terre, puis, en jurant, arrachait sa botte gauche : sa semelle avait sauté. Le vent soufflait dans notre direction, le vent doux et sauvage du printemps russe. La sage-femme, Pélagie Ivanovna, avait perdu un peigne de ses cheveux, et ceux-ci, tout défaits, lui battaient les épaules.

— Pourquoi diable passes-tu tout ton argent dans la boisson ? marmonnai-je à Egorytch, tout en courant, c'est dégoûtant. Tu es gardien de l'hôpital et tu vas comme un va-nu-pieds.

— Quel argent ? ! dit Egorytch, en montrant les dents méchamment, pour vingt billets par mois, souffrir autant... Ah, satané machin ! (Il frappait le sol à coups de pied comme un cheval indomptable.) De l'argent... Sans parler de bottes, il n'y a même pas de quoi boire et manger...

— C'est boire, pour toi, l'important, sifflai-je hors d'haleine, voilà pourquoi tu traînes comme un gueux...

Près du petit pont vermoulu, on entendit une faible plainte qui courut sur la crue impétueuse des eaux et s'éteignit. Nous accourûmes et vîmes une femme ébouriffée qui se tordait. Son foulard était tombé, ses cheveux se collaient à son front couvert de transpiration. Ses yeux se révulsaient sous l'effet de la souffrance et elle essayait d'arracher sa pelisse avec ses ongles. Un sang rouge vif avait souillé le vert tendre de la première herbe, encore rare, qui sortait à peine de cette terre grasse, gorgée d'eau.

— Tu n'es pas arrivée, pas tout à fait, disait Pélagie Ivanovna tout en défaisant son rouleau, nu-tête, semblable à une sorcière.

Et c'est là, accompagnés par le joyeux rugissement de l'eau qui s'engouffrait entre les piliers du pont en rondins noircis, qu'avec Pélagie Ivanovna, nous accouchâmes la femme d'un bébé du sexe masculin. L'enfant était vivant et la mère sauvée. Puis les deux gardes-malades aidées d'Egorytch, le pied gauche nu, enfin débarrassé de cette fichue semelle complètement usée, transportèrent la femme à l'hôpital, sur un brancard.

Lorsque, apaisée, pâle, on l'eût couchée, recouverte de draps, lorsque le bébé fut installé dans un berceau à ses côtés et que tout fut en ordre, je lui demandai :

— Eh bien, alors, la jeune maman, tu n'as pas trouvé de meilleur endroit que ce pont, pour accoucher ? Mais pourquoi n'es-tu pas venue à cheval ?

Elle répondit :

— Mon beau-père ne m'a pas donné de cheval. Pour cinq kilomètres, il me dit, tu y arriveras. Tu es une femme solide. Inutile d'envoyer un cheval pour rien...

— C'est un imbécile, ton beau-père, et une belle saloperie, dis-je.

— Mon Dieu, l'ignorance de ces gens ! ajouta Pélagie Ivanovna d'un ton compatissant ; puis elle eut un petit rire, je ne sais pourquoi.

Je surpris son regard, il était braqué sur ma joue gauche.

Je sortis et jetai un coup d'œil dans la glace de la salle de travail. Elle me montra ce qu'elle me montrait d'habitude : le visage déformé d'un individu manifestement dégénéré, avec son œil droit comme poché. Mais – et là, la glace n'y était pour rien – sur la joue droite du dégénéré, on aurait pu danser comme sur un parquet, alors que sur la gauche, on apercevait une épaisse broussaille roussâtre. Le menton tenait lieu de ligne de démarcation. Cela me fit penser à un livre à la reliure jaune, portant l'inscription « Sakhaline », dans lequel se trouvaient des photographies de toutes sortes d'hommes [17].

« Meurtre, effraction, hache pleine de sang, pensai-je, dix ans... Elle est originale, malgré tout, la vie sur mon île déserte. Il faut que j'aille finir de me raser... »

Me remplissant de l'odeur du mois d'avril qui se dégageait des champs noirs, j'écoutais le vacarme des corbeaux à la cime des bouleaux, clignais des yeux devant le premier soleil et traversais la cour pour aller me raser. Il était près de trois heures de l'après-midi. Et c'est à neuf heures du soir, en fait, que je pus finir de me raser. À Mouriévo, autant que j'avais pu le remarquer, les événements inattendus comme cet accouchement dans les

buissons n'arrivaient jamais seuls. À peine étais-je sur le perron, la main encore sur la poignée de la porte, que le nez d'un cheval se montra au portail, suivi, dans un cahot, d'un chariot couvert de boue. Une bonne femme le conduisait en criant de sa voix grêle :

— H-hue, bon Dieu !

Du perron, j'entendis alors pleurnicher un gamin au milieu d'un tas de chiffons.

Bien entendu, le gamin avait une jambe cassée et nous passâmes bien deux heures, l'infirmier et moi, à lui poser un plâtre ; lui, pendant ces deux heures, ne cessa de hurler. Après cela, il fallut déjeuner, puis j'eus la flemme de me raser, j'avais envie de lire un peu ; alors, le crépuscule s'approcha imperceptiblement, le lointain disparut, et, avec une grimace pleine de tristesse, je finis de me raser. Cependant, mon Gillette à dents qui était resté, oublié, dans l'eau savonneuse, garda toujours une trace de rouille, comme en souvenir de l'accouchement printanier près du pont.

C'est vrai... se raser deux fois par semaine, ça n'avait aucun sens. Parfois, nous étions complètement enneigés, une tempête à tout casser hurlait, nous restions jusqu'à deux jours à l'hôpital de Mouriévo, sans même envoyer chercher les journaux à Vozniéssensk, à neuf kilomètres. À longueur de soirées, j'arpentais et j'arpentais mon cabinet, désirant lire les journaux avec la même avidité que j'avais, dans mon enfance, pour lire *le Trappeur* de F. Cooper. Malgré tout, les manières anglaises ne s'éteignirent pas complètement sur l'île déserte de Mouriévo, je sortais de temps en temps le jouet étincelant de son petit étui noir et je me rasais sans grand enthousiasme ; je devenais alors lisse et propre comme le fier insulaire. Mon seul regret était qu'il n'y eût personne pour apprécier.

Attendez... oui... cela me revient... une autre fois encore, j'avais sorti mon rasoir. Aksinia venait juste d'apporter un gobelet ébréché, plein d'eau bouillante, dans mon cabinet, lorsqu'on frappa à la porte un coup impératif en m'appelant. Et nous voilà partis, Pélagie Ivanovna et moi, terriblement loin, emmitouflés dans nos pelisses de peau de mouton. Le fantôme noir que nous représentions, le cocher, les chevaux et nous-mêmes, filait à vive allure à travers la colère de cet océan tout blanc. La tempête sifflait comme une sorcière, hurlait, crachait, riait aux éclats, tout s'était comme volatilisé et je ressentais un petit froid familier dans la région du plexus solaire, à la pensée que nous allions nous perdre dans ces ténèbres sataniques qui tourbillonnaient et périr dans la nuit, tous : Pélagie Ivanovna, le cocher, les

chevaux et moi-même. Je me souviens aussi de l'idée stupide qui avait surgi en moi : me faire une piqûre de morphine, ainsi qu'à la sage-femme et au cocher, lorsque nous serions transis de froid et à moitié ensevelis sous la neige... Pourquoi ?... Mais, pour ne pas souffrir...

« Tu gèleras très bien comme ça, toubib, même sans morphine, me répondait, je me souviens, une voix sèche et puissante, rien n'y fera... »

Wou-ou-ou !... Fff-sss !..., sifflait la sorcière, et dans ce traîneau, ça ballottait... Alors, on fera paraître là-bas, dans le journal de la capitale, à la dernière page, un article disant que, eh bien voilà... périrent dans l'exercice de leurs fonctions, le médecin Untel, ainsi que Pélagie Ivanovna, le cocher et deux chevaux. Qu'ils reposent en paix dans cet océan de neige. Pouah !... Mais quelles idées vous traversent donc la tête lorsque le prétendu devoir professionnel se prend à vous entraîner...

Nous ne trouvâmes pas la mort, ne perdîmes pas notre route, mais parvînmes au village de Grichtchévo [18] où j'entrepris la deuxième version podalique de ma vie. La mère était la femme de l'instituteur du village. Dans le sang jusqu'aux coudes, la sueur jusque dans les yeux, je m'efforçais, aidé de Pélagie Ivanovna, de pratiquer cette version à la lumière de la lampe. Derrière la porte en planches, nous ne cessions d'entendre le mari gémir et faire le va-et-vient dans la partie cuisine de la maison. Accompagné par les gémissements de la mère et les sanglots incessants du père, je cassai, je l'avouerai en secret, le bras du bébé. Le bébé était mort-né. Oh ! Comme la sueur coulait dans mon dos ! Il me vint aussitôt à l'esprit que quelqu'un de menaçant allait apparaître, noir, énorme, qu'il allait faire irruption dans la maison et dire d'une voix de pierre :

« Ouais. Qu'on lui retire son diplôme ! »

Me sentant défaillir, je regardais le petit corps sans vie, jaune, et sa mère gisait, encore sous l'effet du chloroforme, dans une immobilité de cire. Des tourbillons de neige s'engouffraient par le vasistas que nous avions ouvert un instant pour dissiper l'odeur étouffante du chloroforme, et ils se transformaient en nuage de vapeur. Puis, je claquai le vasistas et braquai de nouveau mon regard sur le petit bras qui pendait, impuissant, dans les mains de la sage-femme. Ah ! Je ne peux exprimer quel fut mon désespoir en rentrant chez moi, tout seul, car j'avais laissé Pélagie Ivanovna pour s'occuper de la mère. J'étais violemment secoué dans le traîneau, au milieu de cette tempête de neige dont la force faiblissait. Les forêts, lugubres, se chargeaient de reproches, de désespoir, de détresse. Je me sentais vaincu,

rompu, écrasé par le destin cruel. Il m'avait jeté dans ce trou perdu et contraint à me battre seul, sans aucun soutien ni directives.

Quelles difficultés incroyables ne me faut-il pas endurer. On peut m'amener n'importe quel cas insidieux ou complexe, relevant le plus souvent de la chirurgie, je dois tourner vers lui mon visage, mon visage mal rasé, et le vaincre. Et si je ne parviens pas à le vaincre, il ne me reste qu'à souffrir, comme en ce moment, alors qu'on me roule dans les ornières et que je laisse derrière moi le cadavre d'un bébé et sa mère. Demain, dès que la tempête sera calmée, Pélagie Ivanovna la conduira à l'hôpital, et la grande question se posera : réussirai-je à la sauver ? Oui mais, comment la sauver ? Comment comprendre ce mot sublime ? Au fond, j'agis au petit bonheur, je ne sais rien. En fait, jusqu'à présent, j'ai eu de la chance, j'ai réussi des choses incroyables, mais, aujourd'hui, la chance m'a manqué. Ah, mon cœur se serre de solitude, de froid, de ce qu'il n'y ait personne alentour. Mais c'est peut-être bien un crime que j'ai commis, ce bras cassé. Aller quelque part, se jeter aux pieds de quelqu'un, dire : « Eh bien voilà, moi, docteur Untel, j'ai cassé le bras d'un bébé. Retirez-moi mon diplôme, je n'en suis pas digne, chers collègues, envoyez-moi à Sakhaline. » Pouah, quelle neurasthénie !

Je m'allongeai dans le fond du traîneau, me recroquevillai pour ne pas me laisser ronger si cruellement par le froid et je me fis l'effet d'un misérable toutou, d'un chien errant, incapable.

Longtemps, longtemps, nous avançâmes, jusqu'à ce que brille cet ami éternel, le petit mais si joyeux réverbère de l'entrée de l'hôpital. Il scintillait, disparaissait, s'allumait soudain, s'évanouissait de nouveau, attirait. Un regard vers lui, et mon cœur solitaire se sentit quelque peu soulagé. Le réverbère se stabilisa définitivement devant mes yeux, je le vis grandir et se rapprocher, les murs blancs de l'hôpital sortirent du noir et lorsque je franchis le portail, je me disais déjà :

« Balivernes, le bras. Cela n'a aucune importance. Le bébé était déjà mort quand tu lui as cassé le bras. Ce n'est plus à cela qu'il faut penser, mais à la mère, qui est vivante. »

Le réverbère m'avait réconforté, le perron familial aussi ; néanmoins, une fois dans la maison, ressentant la chaleur du poêle, savourant par avance le sommeil libérateur de tous les maux, je marmonnais en montant dans mon cabinet :

— Oui, c'est vrai, mais malgré tout, c'est terrible, et je me sens seul, très seul.

Mon rasoir était sur la table, à côté du gobelet d'eau bouillante, maintenant refroidie. Je le jetai avec mépris dans le tiroir. Quel besoin de me raser, vraiment.

Une année entière. Alors qu'elle s'éternisait, elle me semblait à mille facettes, à mille visages, compliquée, terrible, et c'est à présent que je comprends que, en fait, elle est passée comme un ouragan. Cependant, en me regardant dans la glace, je peux voir la trace qu'elle a laissée sur mon visage. Mes yeux sont devenus plus sévères, plus inquiets, ma bouche plus assurée, plus courageuse, et ce pli, à la racine du nez, restera pour la vie, comme resteront mes souvenirs. Je les vois dans la glace défiler en rangs serrés. Il n'y a pourtant pas si longtemps que je tremblais encore à la pensée de mon diplôme, à la pensée de quelque tribunal fantastique venu me juger, avec ses juges sévères qui me demanderaient : « Et la mâchoire du soldat, où est-elle ? Réponds, scélérat, diplômé de l'université ! »

Comment ne pas se souvenir ! Mais voilà quelle était l'histoire : malgré l'existence de l'infirmier, Démian Loukitch, qui arrache les dents avec autant d'adresse qu'un charpentier arrache les clous rouillés des vieilles lattes, le tact et le respect de soi-même me dictèrent, dès les premiers pas à l'hôpital de Mouriévo, d'apprendre moi aussi à arracher les dents. Démian Loukitch peut s'absenter ou tomber malade et nos sages-femmes savent tout faire, sauf une seule chose : elles n'arrachent pas les dents. Excusez-les, ce n'est pas leur affaire.

Donc... Je me souviens parfaitement, sur le tabouret à côté de moi, de ce visage bien rougeaud, quoique crispé par la douleur. C'était un soldat, revenu comme tant d'autres du front dissous après la révolution. Je me souviens très bien aussi du trou de cette grosse dent robuste, solidement plantée dans la mâchoire. Clignant des yeux avec importance, grognant d'un air préoccupé, je saisis la dent entre les pinces et c'est alors que me revint très nettement à l'esprit le fameux récit de Tchekhov racontant comment on arracha une dent au diacre [19]. Et, pour la première fois, il m'apparut que ce récit n'avait rien de comique. Dans la bouche, il y eut un craquement sonore, le soldat poussa un cri :

— A-ah !

Puis, toute résistance cessa sous ma main, les pinces se retrouvèrent d'un coup hors de la bouche, serrant quelque chose de blanc, plein de sang. Mon

cœur cessa alors de battre, car ce quelque chose était plus volumineux que n'importe quelle dent du soldat, qu'il s'agisse même d'une de ses molaires. Tout d'abord, je n'y compris rien, mais ensuite, je faillis éclater en sanglots : les pinces serraient en fait, non seulement la dent avec ses racines extrêmement longues, mais un énorme morceau d'os déchiqueté, d'un blanc éclatant, qui tenait à la dent.

« Je lui ai cassé la mâchoire... », pensai-je, sentant mes jambes me manquer. Bénissant le sort de ce qu'il n'y eût près de moi ni l'infirmier ni les sages-femmes, j'enveloppai, avec le geste d'un voleur, le fruit de mon travail d'artiste dans de la gaze et le cachai dans ma poche. Le soldat chancelait sur son tabouret, se cramponnant au pied de la table gynécologique d'une main, et de l'autre, au pied du tabouret, et il me regardait, les yeux écarquillés, complètement hébété. Au désarroi, je lui mis sous le nez un verre d'une solution de manganate de potassium et lui ordonnai :

— Rince-toi.

C'était stupide. Il prit une gorgée de la solution, mais, quand il la rejeta dans la cuvette, elle s'était mélangée à son sang écarlate, se transformant à mesure en un liquide épais, d'une couleur insolite. Puis, le sang se mit à jaillir de la bouche du soldat, à tel point que j'en demeurai figé. Si, d'un coup de rasoir, j'avais ouvert la gorge du pauvre diable, je doute qu'il y en ait eu davantage.

Repoussant le verre de potassium, je me précipitai sur le soldat avec des tampons de gaze pour en bourrer le trou béant de la mâchoire. Instantanément, la gaze devenait écarlate et, en la ressortant, je voyais bien, non sans effroi, que dans un trou comme celui-là, on pourrait sans difficulté loger une reine-claude de belle taille.

« Je l'ai vraiment arrangé, le soldat », pensai-je désespéré, en tirant de la boîte de longues bandes de gaze. Le sang s'arrêta enfin de couler, je pus badigeonner d'iode le trou de la mâchoire.

— Pendant trois heures, tu ne devras rien manger, dis-je à mon patient avec un tremblement dans la voix.

— Je vous remercie bien, répondit le soldat, en regardant la cuvette pleine de son sang avec une certaine stupéfaction.

— Mon ami, dis-je d'une voix pitoyable, écoute... tu vas revenir demain ou après-demain. Tu comprends, je... il faudra que je voie ça... Tu as encore une dent douteuse à côté... D'accord ?

— Merci beaucoup, répondit le soldat d'un air sombre ; et il s'éloigna en se tenant la joue.

Je me précipitai alors dans la salle de consultation, y restai assis quelques instants, la tête serrée entre les mains, chancelant, comme moi-même en proie à un mal de dents. Quatre ou cinq fois, je sortis la boule dure, pleine de sang, de ma poche, pour la cacher de nouveau.

Pendant une semaine, je vécus comme dans un brouillard, maigrissant à vue d'œil, m'étiolant.

« Le soldat aura la gangrène, une septicémie... Bon sang de bonsoir ! Quelle idée de me précipiter sur lui avec mes pinces ? »

Des images absurdes se dessinaient devant mes yeux. Ça y est, le soldat commence à trembler. D'abord, il peut encore marcher, il parle de Kérenski et du front, puis se fait de plus en plus silencieux. Il n'a que faire à présent de Kérenski. Le soldat repose sur un oreiller de coton et délire. Il a 40° de fièvre. Tout le village vient le voir. Et puis, le soldat est allongé sur la table [20], sous les icônes, le nez pincé.

Dans le village, les racontars commencent.

« Mais c'est venu comment ? »

« Le docteur lui a bien sorti une dent... »

« Ça serait ça... »

Et plus ça va, plus on en dit. Une enquête. Arrive un homme sévère :

« C'est vous qui avez arraché une dent au soldat ? »

« Oui... c'est moi. »

On exhume le soldat. Le jugement. La honte. C'est moi qui ai causé la mort. Ça y est, je ne suis plus médecin, mais un homme malheureux, rejeté par-dessus bord, ou plus exactement, je ne suis plus un homme.

Le soldat ne se montrait pas, j'étais mal à l'aise, la boule prenait une couleur de rouille et se desséchait dans mon bureau. Dans une semaine, il faudrait aller au chef-lieu chercher le salaire du personnel. Je partis cinq jours plus tard et commençai par aller voir le médecin de l'hôpital du chef-lieu. Cet homme à la petite barbe jaunie par la fumée travaillait depuis vingt-cinq ans dans cet hôpital. Il en avait vu bien d'autres. Dans la soirée, assis dans son cabinet, je buvais tristement un thé au citron, tout en tripotant la nappe. À la fin, n'y tenant plus, je commençai à lui parler des cas où... si quelqu'un arrache une dent... et abîme la mâchoire... il peut bien en résulter une gangrène, n'est-ce pas ?... Vous savez, un morceau... je lisais...

Cet homme écoutait, écoutait, fixant sur moi des petits yeux d'une couleur délavée cachés sous une broussaille de sourcils, puis soudain, il me dit :

— C'est que vous lui avez cassé l'alvéole... Vous serez un maître en l'art d'arracher les dents... Laissez donc ce thé et allons boire un verre de vodka avant le dîner.

Et aussitôt, mon soldat-persécuteur s'effaça de mon esprit, pour toujours.

Ah, miroir des souvenirs. Une année était passée. Que c'est drôle de repenser à cette histoire d'alvéole ! C'est un fait, je n'arracherai jamais les dents comme Démian Loukitch. Evidemment ! Lui, il en arrache au moins cinq par jour, et moi, une seule tous les quinze jours. Malgré tout, j'arrache les dents comme beaucoup aimeraient bien le faire. Je ne casse pas d'alvéole, et même si j'en cassais, je ne m'effraierais pas.

Et il n'y a pas que les dents. Que n'ai-je pas vu et fait pendant cette année incomparable.

Le soir s'était installé dans la pièce. La lampe brûlait déjà et, flottant dans la fumée amère des cigarettes, j'entrepris de dresser un bilan. Mon cœur débordait de fierté. J'avais pratiqué deux amputations de la cuisse, sans compter celles du doigt. Et les curetages. Ici, on en avait enregistré dix-huit. Et la hernie. Et la trachéotomie. Faite et réussie. Combien d'abcès énormes n'avais-je pas ouverts ! Et les bandages, dans les cas de fracture. De plâtre et d'amidon. J'avais réduit des luxations. Les tubages. Les accouchements. Vous pouvez venir, n'importe quel cas d'accouchement. Je ne m'attaquerais pas à une césarienne, c'est vrai. On peut l'envoyer à la ville. Mais les forceps, les versions, tant que vous voulez.

Je me souviens de mon dernier examen d'Etat de médecine légale.

— Parlez-moi des blessures à bout portant, me dit le professeur.

Je pris la parole, décontracté, et mon exposé dura longtemps. Grâce à ma mémoire visuelle, je voyais défiler la page d'un manuel absolument énorme. Enfin, je fus à court d'inspiration. Le professeur me regarda d'un air dégoûté et me dit d'un ton grinçant :

— Dans tout ce que vous avez dit, je ne vois rien qui ressemble aux blessures à bout portant. Combien avez-vous de cinq [21] ?

— Quinze, répondis-je.

Il inscrivit un trois en face de mon nom et je sortis dans un brouillard, dans la honte...

Je sortis, et peu après je partis pour Mouriévo. Et voilà, je suis ici, tout seul. Qu'est-ce que j'en sais, moi, des blessures à bout portant ! Mais le jour où j'ai eu, ici, devant moi, un homme sur la table d'opération, les lèvres couvertes d'une bave écumante, rouge de sang, est-ce que je me suis troublé ? Non ! Et malgré sa poitrine criblée à bout portant de ces plombs que l'on utilise pour la chasse au loup, malgré son poumon mis à nu et la chair de sa poitrine qui pendait en lambeaux, est-ce que je me suis troublé ? Un mois et demi plus tard, il quittait mon hôpital, bien vivant. À l'université, je n'avais pas eu une seule fois l'honneur de toucher à des forceps ; pourtant ici, en tremblant il est vrai, je les avais appliqués en un instant. Je ne cache pas que le bébé était bizarre : il avait la moitié de la tête enflée, rouge violacé, et un œil manquait. Je me glaçai. J'entendis confusément les paroles réconfortantes de Pélagie Ivanovna :

— Ce n'est rien, docteur, c'est parce que vous lui avez mis une cuiller sur l'œil.

Je tremblai pendant deux jours, mais, au bout de ces deux jours, la tête redevint normale.

Combien de plaies n'avais-je pas recousues ? Combien de pleurésies purulentes n'avais-je pas vues, de ces pleurésies où il faut pratiquer une ouverture à travers les côtes, combien de pneumonies, de typhus, de cancers, de syphilis, de hernies (réduites), d'hémorroïdes, de sarcomes ?

Plein d'enthousiasme, j'ouvris le registre de l'infirmerie et, pendant une heure, je comptai. Je fis le total. En un an, jusqu'à cette heure tardive, j'avais reçu 15 613 malades. Sur 200 hospitalisés, il en était mort seulement 6.

Je fermai le registre et me traînai vers mon lit. Une fois couché, je pensais en m'endormant qu'au jour de ma vingt-quatrième année, mon expérience était désormais immense. De quoi aurais-je peur ? De rien. J'avais même, à des gamins, retiré un petit pois de l'oreille, j'avais coupé, coupé, coupé... Ma main courageuse ne tremble pas. Je discernais tous les mauvais tours et avais appris à comprendre ces conversations de bonnes femmes auxquelles personne ne comprendrait rien. Je m'y retrouve comme Sherlock Holmes dans les documents mystérieux... Le sommeil approchait...

— Je..., grommelai-je en m'endormant, je n'imagine absolument pas que l'on puisse m'amener un cas susceptible de me mettre dans l'embarras... peut-être là-bas, dans la capitale, dira-t-on que c'est de la sous-médecine... soit... pour eux, c'est facile... dans leurs hôpitaux, leurs universités... dans

leurs cabinets de radiologie... mais moi, ici... je représente tout... et les paysans ne peuvent pas vivre sans moi... Comme je tremblais, auparavant, lorsqu'on frappait à la porte, comme je me crispais mentalement... Alors qu'à présent...

— Mais quand est-ce arrivé ?

— Il y a environ une semaine, monsieur le docteur, une semaine, cher docteur... C'est venu...

Et la femme se mit à pleurnicher.

Un matin grisâtre d'octobre, voilà le premier jour de ma deuxième année. Hier soir, en m'endormant, je m'enorgueillissais et me vantaïs, et ce matin, je suis là, en blouse, en train d'examiner, désespéré...

Elle tenait un gamin d'un an dans les bras, comme on tient une bûche. Le gamin n'avait pas d'œil gauche. À la place de l'œil, une boule jaune, de la grosseur d'une petite pomme, sortait de ses paupières toutes fines et tendues. Le gamin criait de douleur, se débattait, la femme pleurnichait. Et là, je fus troublé.

J'examinais de tous les côtés. Démian Loukitch et la sage-femme se tenaient derrière moi. Ils se taisaient, n'ayant jamais rien vu de tel.

« Qu'est-ce que c'est... Une hernie cérébrale... Hum... il est vivant... Un sarcome... Hum... un peu mou... Une espèce de tumeur inconnue, terrible... Mais d'où proviendrait-elle... De l'œil qu'il y avait... Mais peut-être n'y en a-t-il jamais eu... En tout état de cause, pour l'instant il n'y en a pas... »

— Voilà, dis-je, l'air inspiré, il va falloir enlever cette chose...

Je m'imaginai aussitôt en train d'inciser la paupière, de l'écarter et...

« Et quoi... et après ? Peut-être est-ce effectivement du cerveau... Bon sang... C'est assez mou... ça ressemble à du cerveau... »

— Couper quoi ? demanda la bonne femme en pâissant, couper dans l'œil ? Je ne donne pas mon accord...

Et, absolument terrifiée, elle se mit à envelopper le bébé dans des chiffons.

— Il n'en a pas, d'œil, répondis-je, catégorique.

Regarde toi-même, où est-il donc ? Ton bébé a une tumeur étrange...

— Donnez-lui des gouttes, disait la femme, épouvantée.

— Non mais, tu veux rire ! Et quelles gouttes ? Les gouttes n'y pourront rien !

— Alors, il va rester sans œil, c'est ça ?

— Il n'a pas d'œil, je te dis...

— Mais avant-hier, il y était ! s'écria la femme désespérée.

« Zut !... »

— Je ne sais pas, peut-être y était-il effectivement... zut... seulement, maintenant, il n'y est pas... Et, tout compte fait, tu sais, ma belle, tu n'as qu'à emmener ton bébé à la ville. Et sans tarder. Là-bas, on l'opérera... N'est-ce pas, Démian Loukitch ?

— M-ouais, répondit gravement l'infirmier, ne sachant manifestement pas que dire, c'est un cas sans précédent.

— L'ouvrir à la ville ? demanda la femme, épouvantée, je refuse.

Pour finir, la bonne femme emmena son bébé, sans avoir laissé toucher à son œil.

Pendant deux jours, je me cassai la tête, haussant les épaules, farfouillant dans la bibliothèque, examinant des schémas de bébés dont les yeux faisaient place à des poches proéminentes... Zut.

Mais, au bout de deux jours, le bébé tomba dans l'oubli.

Une semaine passa.

— Anna Joukhova ! criai-je.

Une bonne femme joviale entra, un enfant dans les bras.

— De quoi s'agit-il ? demandai-je, comme d'habitude.

— Ça me tient à mes côtés, j'ai peine à respirer, m'informa la femme qui, je ne sais pourquoi, sourit d'un air moqueur.

Le son de sa voix attira mon attention.

— Vous m'avez reconnue ? demanda-t-elle, toujours moqueuse.

— Attends... attends... mais c'est... Attends... c'est le même enfant ?

— Oui. Rappelez-vous, monsieur le docteur, vous disiez qu'il n'y avait pas d'œil et qu'il fallait ouvrir pour...

Je fus abasourdi. La femme me regardait d'un air triomphant, ses yeux pétillaient de rire.

Le bébé était dans ses bras, silencieux, et regardait le monde de ses yeux marron. Il n'y avait pas trace de poche jaune.

« C'est quelque sortilège... », pensai-je faiblement.

Puis, revenant un peu à moi, je tirai la paupière avec précaution. Le bébé pleurnichait, essayant de détourner la tête, mais malgré tout, je réussis à

voir... une cicatrice minuscule sur la muqueuse... ah, oui...

— En partant de chez vous, l'aut'fois... Elle a crevé...

— Bon, bon, ça va, pas la peine de raconter, dis-je, confus, j'ai déjà compris...

— Et vous disiez qu'il n'y a pas d'œil... Voyez, il a poussé.

Et elle eut un petit rire moqueur.

« C'est idiot, j'ai compris... un abcès absolument énorme s'est formé sur la paupière inférieure, il s'est développé, a repoussé l'œil et l'a complètement dissimulé... par la suite, quand il a crevé, le pus s'est écoulé... et tout est redevenu normal... »

Non. Jamais plus, même en m'endormant, je ne marmonnerai fièrement que rien, désormais, ne pourra m'étonner. Non. Une année était passée, une autre passera, aussi riche en surprises que la première... Par conséquent, il me faut étudier bien sagement.

Notes

[1] Gratchovka était un chef-lieu de district du gouvernement de Smolensk. Depuis la nouvelle répartition territoriale soviétique, Gratchovka est administrativement rattaché à la région de Tchkalov, en RSFSR.

[2] Grabilovka et Mouriévo, cités par la suite, sont des localités de la même région.

[3] Extrait de *Aïda*, opéra de Verdi. Air de Radamès.

[4] En URSS, les écoliers et les étudiants sont notés de 1 à 5, 3 étant la moyenne.

[5] En latin dans le texte.

[6] Nikolskoïe est une petite ville du gouvernement de Smolensk.

[7] Citation des vers de Pouchkine, extraits du poème : « Soir d'hiver », 1825.

[8] Gouvernement : division administrative et territoriale datant du début du XVIII^e siècle et maintenue, après la Révolution, jusqu'à la nouvelle répartition en districts.

[9] Boulgakov était mélomane. On retrouve fréquemment à travers son œuvre des personnages sifflant ou chantant des airs d'opéra.

[10] Les bains Sandounovskié existent toujours, au centre de Moscou, vers la place Derjinski.

[11] Il s'agit de tapis longs et étroits, semblables aux chemins d'escalier, que l'on dispose à travers les pièces, en particulier les jours de fêtes.

[12] Boulgakov était lui-même spécialisé en vénérologie.

[13] C'est probablement le souvenir de la nouvelle de Tolstoï : *Maître et Serviteur* (1895) qui a provoqué l'association d'idées dans l'esprit de Boulgakov.

Iasnaïa Poliana se trouve dans la région de Toula. Léon Tolstoï y naquit en 1828 et y passa plus de cinquante ans. La maison de Tolstoï est aujourd'hui transformée en musée appartenant au ministère de la Culture.

[14] En latin dans le texte.

[15] La date de naissance officielle de Boulgakov est, en fait, le 3 ou le 14 mai 1891, et non le 17 décembre.

[16] En URSS, les ordonnances sont, encore de nos jours, rédigées en latin.

[17] Allusion faite au bagne de l'île de Sakhaline.

[18] Grichtchévo est un village de l'ancien gouvernement de Smolensk.

[19] Boulgakov fait ici allusion au récit de Tchekhov : *Chirurgie*, 1884.

[20] Selon la coutume qui veut qu'effectivement on place les morts sur une table avant la mise en bière.

[21] Idem note 4 : En URSS, les écoliers et les étudiants sont notés de 1 à 5, 3 étant la moyenne.

Crédits

Scans



O.C.R, MeP, lecture



Relecture

